





DERNIERS ÉCHANGES DE SOEUR THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS ET DE LA SAINTE FACE AVEC L'ABBÉ BELLIÈRE ET LE PÈRE ROULLAND

Compilation des lettres de Ste Thérèse de Maurice Bellière et Adolphe Roulland. Correspondance avec le Carmel de Lisieux. Témoignages aux procès

table 125

marc m. Dan archive.org. d'après archives-carmel-lisieux.fr



Derniers échanges de SR. THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS ET DE LA SAINTE FACE avec L'ABBÉ BELLIÈRE (1874-1907)

LT 253
De Thérèse à l’abbé Bellière 13 juillet 1897

J.M.J.T.
Jésus Mon cher petit Frère,

Peut-être quand vous lirez ce petit mot ne serai-je plus sur la terre, mais au sein des délices éternelles ! Je ne connais pas l'avenir, cependant je puis vous dire avec assurance que l'Epoux est à la porte, il faudrait un miracle pour me retenir dans l'exil et je ne pense pas que Jésus fasse ce miracle inutile.

O mon cher petit frère, que je suis heureuse de mourir ! oui je suis heureuse, non d'être délivrée des souffrances d'ici-bas (la souffrance unie à l'amour est au contraire la seule chose qui me paraît désirable en cette vallée de larmes). Je suis heureuse de mourir parce que je sens que telle est la volonté du bon Dieu et que bien plus qu'ici-bas, je serai utile aux âmes qui me sont chères, à la vôtre tout particulièrement. Vous demandiez dans votre dernière lettre à notre Mère que je vous écrive souvent pendant les vacances. Si le Seigneur veut encore

prolonger quelques semaines mon pèlerinage et que notre bonne Mère le permette, je pourrai vous brouillonner encore des petits mots comme celui-ci, mais le plus probable c'est que je ferai plus qu'écrire à mon cher petit frère, plus même que lui parler le langage fatigant de la terre, je serai tout près de lui, je verrai tout ce qui lui est nécessaire et ne laisserai pas de repos au bon Dieu qu'Il ne m'ait donné tout ce que je voudrai !... Quand mon cher petit frère partira pour l'Afrique, je le suivrai non plus par la pensée, par la prière, mon âme sera toujours avec lui et sa foi saura bien découvrir la présence d'une petite soeur que Jésus lui donna non pour être son soutien pendant deux ans mais jusqu'au dernier jour de sa vie.

Toutes ces promesses, mon frère, vous paraissent peut-être un peu chimériques, cependant vous devez commencer à savoir que le bon Dieu m'a toujours traitée en enfant gâtée, il est vrai que sa croix m'a suivie dès le berceau mais cette croix, Jésus me l'a fait aimer avec passion, Il m'a toujours fait désirer ce qu'Il voulait me donner. Commencera-t-Il donc au Ciel à ne plus combler

mes désirs ? Vraiment je ne puis le croire et je vous dis : « Bientôt, petit frère, je serai près de vous. »

Ah ! je vous en conjure, priez beaucoup pour moi, les prières me sont si nécessaires en ce moment, mais surtout priez pour notre Mère, elle aurait voulu me retenir ici-bas longtemps encore ; pour l'obtenir, cette Mère vénérée a fait dire une 9ne de messes à N.D. des Victoires qui m'avait déjà guérie dans mon enfance, mais moi, sentant que le miracle n'aurait pas lieu, j'ai demandé et obtenu de la Ste Vierge qu'elle console un peu le coeur de ma Mère ou plutôt qu'elle lui fasse consentir à ce que Jésus m'emporte au Ciel.

A Dieu, petit frère, à bientôt au revoir dans le beau Ciel.

Th. de l'Enfant Jésus de la Ste Face rel. carm.

ACL

De l’abbé Bellière à Thérèse 17 juillet 1897

Oh ! ma pauvre petite Sœur, quel coup pour mon pauvre cœur. Il y était si peu préparé - ne lui demandez pas cette joie que vous ressentez à l'approche du bonheur - il reste attaché à sa pesante chaîne, il est rivé plus étroitement à sa croix - vous allez partir, chère petite Sœur, et il reste, seul, une fois de plus - Plus de mère, plus de famille, il se concentrait en la charité de sa sœur, il s'était fait une douce habitude de sa sainte intimité, il était heureux (oh! combien heureux) de sentir près de lui cette main amie qui consolait, fortifiait ou relevait - il avançait en souriant dans la voie de la croix parce qu'il ne se sentait plus seul - il était heureux et attendait impatiemment de se jeter dans le désert parce qu'il avait confiance d'être soutenu - l'unique affection terrestre, il allait la briser comptant pour l'en dédommager sur celle que Jésus lui avait prêtée dans un ange de la terre. Et voilà que Jésus retire ce bien au moment qu'il semble le plus désirable -

Oh! que c'est dur, que c'est pénible à l'âme mal affermie en Dieu! Pourtant, fiât! fiât! puisque vous allez être heureuse à jamais, ma sœur - oui, c'est juste - je suis un égoïste, partez, petite sœur, ne faites plus attendre Jésus - il est comme impatient de vous cueillir - laissez-moi batailler, porter la croix, tomber dessous et mourir à la peine - Vous serez là quand même, vous me le promettez et j'y compte, c'est ma dernière espérance pour maintenant et pour l'avenir - Vous serez avec moi, près de moi -votre âme conduira la mienne, lui parlera, la consolera à moins que Jésus irrité de mes plaintes ne veuille pas - Mais vous, petite Sœur, son enfant gâtée, devenue son épouse, reine avec lui, vous gagnerez ma cause et m'attirerez à Lui, au dernier jour - vous savez par quelle voie, la plus prompte, le martyre, s'il veut. Je remercie le Maître quand même - il m'apprend, par une nouvelle leçon, à me détacher de tout ce qui passe et à ne regarder que vers Lui.

Partez donc, chère petite Sœur du Bon Dieu, ma petite sœur à moi aussi - Dites à Jésus que je voudrais l'aimer beaucoup - de tout moi-même - apprenez-moi à le faire

comme vous - dites à Marie que je l'aime de toute mon âme - à mes saints que vous connaissez, dites aussi mon amour et vous qui allez devenir ma Sainte de prédilection, vous ma sœur à moi, bénissez-moi, sauvez-moi - laissez-moi aussi, je vous prie, quelque chose de vous, votre crucifix, si vous voulez - A Dieu, chère Sœur - à Dieu, et à revoir bientôt - si long que soit l'exil, il sera court relativement à l'éternité.

Au revoir! au Ciel !
Votre frère à toujours Maurice Barthélemy-Bellière A Dieu!

LT258

De Thérèse à l’abbé Bellière 18 juillet 1897

J.M.J.T.

Jésus

Mon pauvre et cher petit Frère,

Votre douleur me touche profondément, mais voyez comme Jésus est bon, Il permet que je puisse encore vous écrire pour essayer de vous consoler et sans doute ce n'est pas la dernière fois. Ce doux Sauveur entend vos plaintes et vos prières, c'est pour cela qu'Il me laisse encore sur la terre. Ne croyez pas que

je m'en afflige, oh ! non, mon cher petit frère, au contraire, car je vois dans cette conduite de Jésus combien Il vous aime !...

Je me suis sans doute bien mal expliquée dans mon dernier petit mot puisque vous me dites, mon cher petit frère, « de ne pas vous demander cette joie que je ressens

à l'approche du bonheur ». Ah ! si pour quelques instants vous pouviez lire dans mon âme, que vous seriez surpris ! La pensée du bonheur céleste, non seulement ne me cause aucune joie, mais encore je me demande parfois comment il me sera possible d'être heureuse sans souffrir. Jésus, sans doute, changera ma nature, autrement je regretterais la souffrance et la vallée des larmes. Jamais je n'ai demandé au bon Dieu de mourir jeune, cela m'aurait paru de la lâcheté, mais Lui dès mon enfance a daigné me donner la persuasion intime que ma course ici-bas serait courte. C'est donc la seule pensée d'accomplir la volonté du Seigneur qui fait toute ma joie.

O mon petit frère, que je voudrais pouvoir verser en votre coeur le baume de la consolation ! Je ne puis qu'emprunter les paroles de Jésus à la dernière cène, Il ne pourra s'en offenser puisque je suis sa petite épouse et que par conséquent ses biens sont à moi. Je vous dis donc comme Lui à ses intimes : « Je m'en vais vers mon Père, mais parce que je vous ai parlé de la sorte, vous avez le coeur rempli de tristesse, je vous dis pourtant la vérité: il est de votre intérêt que je m'en aille. Vous êtes

maintenant dans la tristesse, mais je vous reverrai, et votre coeur sera dans la joie et personne ne vous ôtera cette joie. »

Oui j'en suis certaine, après mon entrée dans la vie la tristesse de mon cher petit frère se changera en une joie paisible qu'aucune créature ne pourra lui ravir. Je le sens, nous devons aller au Ciel par la même voie, celle de la souffrance unie à l'amour. Quand je serai au port je vous enseignerai, cher petit frère de mon âme, comment vous devrez naviguer sur la mer orageuse du monde avec l'abandon et l'amour d'un enfant qui sait que son Père le chérit et ne saurait le laisser seul à l'heure du danger. Ah ! que je voudrais vous faire comprendre la tendresse du Coeur de Jésus, ce qu'Il attend de vous. Dans votre lettre du 14 vous avez fait tressaillir doucement mon coeur, j'ai compris plus que jamais à quel point votre âme est soeur de la mienne puisqu'elle est appelée à s'élever vers Dieu par l'ascenseur de l'amour et non pas à gravir le rude escalier de la crainte... Je ne m'étonne en aucune façon que la pratique de la familiarité avec Jésus vous semble un peu difficile à réaliser ; on ne peut y arriver en un

jour, mais j'en suis sûre, je vous aiderai beaucoup plus à marcher par cette voie délicieuse quand je serai délivrée de mon enveloppe mortelle, et bientôt comme St Augustin vous direz : « L'amour est le poids qui m'entraîne. »

Je voudrais essayer de vous faire comprendre par une comparaison bien simple combien Jésus aime les âmes même imparfaites qui se confient à Lui : Je suppose qu'un père ait deux enfants espiègles et désobéissants, et que venant pour les punir il en voie un qui tremble et s'éloigne de lui avec terreur, ayant pourtant au fond du coeur le sentiment qu'il mérite d'être puni ; et que son frère, au contraire, se jette dans les bras du père en disant qu'il regrette de lui avoir fait de la peine, qu'il l'aime et que, pour le prouver, il sera sage désormais, puis cet enfant demande à son père de le punir par un baiser, je ne crois pas que le coeur de l'heureux père puisse résister à la confiance filiale de son enfant dont il connaît la sincérité et l'amour. Il n'ignore pas cependant que plus d'une fois son fils retombera dans les mêmes fautes mais il est disposé à lui pardonner toujours, si toujours son fils

le prend par le coeur... Je ne vous dis rien du premier enfant, mon cher petit frère, vous devez comprendre si son père peut l'aimer autant et le traiter avec la même indulgence que l'autre...

Mais pourquoi vous parler de la vie de confiance et d'amour ? je m'explique si mal qu'il me faut attendre le ciel pour vous entretenir de cette heureuse vie. Ce que je voulais faire aujourd'hui, c'était vous consoler. Ah ! que je serais heureuse si vous accueilliez ma mort comme l'accueille mère Agnès de Jésus. Vous ignorez sans doute qu'elle est deux fois ma soeur et que c'est elle qui m'a servi de mère dans mon enfance, notre bonne Mère craignait beaucoup que sa nature sensible et sa grande affection pour moi lui rendent bien amer mon départ ; le contraire est arrivé ; elle parle de ma mort comme d'une fête et c'est une grande consolation pour moi ; je vous en prie, mon cher petit frère, essayez comme elle de vous persuader qu'au lieu de me perdre vous me trouverez, et que je ne vous quitterai plus. Demandez la même grâce pour la Mère que vous aimez et que j'aime encore plus que vous ne l'aimez puisqu'elle est mon Jésus visible. Je



vous donnerais avec joie ce que vous demandez si je n'avais pas fait voeu de pauvreté, mais à cause de lui je ne puis même pas disposer d'une image, c'est notre Mère seule qui peut vous satisfaire et je sais qu'elle comblera vos désirs. Justement, en vue de ma mort prochaine, une soeur m'a photographiée Photo n° 43 pour la fête de notre Mère. Les novices se sont écriées en me voyant que j'avais pris mon grand air, il paraît que je suis ordinairement plus souriante, mais croyez, mon petit frère, que si ma photographie ne vous sourit pas, mon âme ne cessera de vous sourire quand elle sera près de vous. A Dieu mon cher et très aimé frère, croyez que je serai toute l'éternité votre vraie petite soeur.

Th. de l'Enfant Jésus r.c.i.

ACL

De l’abbé Bellière à Thérèse Langrune 21 Juillet 1897 R. Ap.

A ma chère Sœur Thérèse

Ma bonne et bien chère petite Sœur,

J'ai gagné - ô! combien c'a été facile - j'ai votre photographie - désormais vous vivez dans ma pensée après avoir seulement jusqu'à présent vécu dans mon cœur. (Je m'exprime mal, essayez de comprendre cependant que vos lettres, votre pensée même prend un corps, une forme - ce n'est plus rigoureusement abstrait, c'est vous maintenant - J'avais bien essayé de constituer vos traits dans mon imagination - je dois vous dire que je n'étais pas trop éloigné de la réalité, au moins quant à l'ensemble, de sorte qu'en vous voyant pour la première fois, je vous ai comme reconnue. Malgré que vous ayez « pris votre grand air » ainsi que vous dites, ma chère sœur, je vous ai trouvée, comme je vous connaissais fort bien d'ailleurs, bien bonne, bien aimante et - mais oui -

souriante, quoique vous disiez -Merci de la condescendance avec laquelle vous m'avez donné cette joie de vous posséder presque réellement près de moi, avec moi toujours - Que sera- ce donc quand votre âme même animera ces traits, souriant à la mienne, et vivant de sa vie - ce sera déjà le Paradis - et trouverai-je encore - vraiment, le moyen d'être malheureux. Quelle souffrance possible quand un coin du Ciel illumine toute une vie! Mais, savez-vous, j'ai peur que Jésus ne vous raconte toutes les peines que je lui ai faites, toute ma misère et que votre tendresse ne se refroidisse - Si vous saviez combien je suis misérable ! Si cela devait être, dès les premiers mots fermez-Lui la bouche et venez, car sans vous, je ne tiens pas debout - mais qu'est-ce que je lis au bas de votre portrait : «

Le Seigneur a commandé à son Ange de veiller sur vous et de vous garder dans toutes vos voies ». » Vive Dieu! je respire, vous me resterez, c'est forcé - c'est l'ordre de Dieu -Vous allez donc embarquer avec moi pour l'Afrique - au noviciat d'abord - Vous savez ce qu'on y fait, vous y serez mon pilote « pilote aimé... j'ai ta devise

écrite sur ma voile : Vivre d'amour b ». - Et dans trois ans, nous partirons pour le désert, nous serons missionnaires - là vous vous retrouverez dans votre élément. La souffrance ne manquera pas, mais je serai votre représentant alors, puisque vous ne souffrirez plus - Et vous ne savez pas si vous pourrez vous habituer au Ciel, ma brave petite Sœur? parce qu'on n'y souffre pas-dédommagez-vous sur moi, si j'en deviens digne, obtenez-moi la souffrance - dans l'amour - afin que je sois éloigné de vous le moins possible, au Ciel - au dernier jour - Je remercie Jésus qui veut bien vous conserver encore pour nous -oui, vraiment comme II nous aime!

Je l'ai prié bien fort, j'ai réclamé, j'ai crié - il s'est laissé vaincre par notre douleur et nos larmes -j'étais résigné cependant - Au premier moment c'était l'impétuosité de la douleur s'exhalant tout haut, le calme est venu ensuite - j'ai enfin pensé comme vous - oui, il est utile que vous partiez - et d'ail-leurs vous serez plus près de moi. Mais voici : votre présence,- votre action du moins, - ne sera plus sensible comme maintenant et moi, peu habitué aux

choses surnaturelles, je ne sais me faire une idée que vous serez plus réellement présente à mon action.

N'importe je ne récrimine plus - je suis prêt à votre départ - peut-être aussi est-ce parce qu'il semble moins imminent - puisque vous vivez encore -
Vous êtes heureuse, chère sœur, de me voir entrer dans l'Amour par la confiance - Je crois avec vous que c'est la seule voie qui me puisse conduire au Port. Dans mes rapports avec les hommes, je n'ai rien fait par crainte - je n'ai jamais pu obéir à la violence, les punitions de mes professeurs me laissaient froid, tandis que des reproches donnés avec affection et douceur me tiraient des larmes, amenaient des excuses et des promesses que je tenais ordinairement. Il en est presque de même avec Dieu - Si on me montrait Dieu irrité, la main toujours armée pour frapper - je prenais du découragement et ne faisais rien - mais si je vois Jésus attendant patiemment mon retour à Lui, m'accordant une nouvelle grâce après que je lui ai demandé pardon d'une nouvelle faute, je suis vaincu et je remonte en selle. Maintenant ce qui me retient quelquefois, ce n'est pas Jésus : c'est moi-même - j'ai

honte de moi et au lieu de me jeter dans les bras de cet ami, j'ose à peine me traîner à ses pieds - Souvent, un premier élan m'entraîne dans ses bras, mais je m'arrête soudain, à la vue de ma misère et je n'ose - Ai-je tort, dites, petite Sœur? Je crois que le Cœur divin est bien plus attristé des mille petites lâchetés, indélicatesses que ses amis lui font que des fautes même graves qui échappent à la nature. Vous me comprenez, et vous me rendrez généreux, irréprochable envers Jésus - Que j'aie à un aussi haut degré au moins, pour Jésus, le « Point d'honneur » que j'ai vis-à-vis des hommes?!

Vous me parlez, chère Sœur, de la Mère Agnès de Jésus, votre Sœur aussi selon la nature. Son
souvenir s'associe souvent au vôtre dans mes prières, car je n'oublie pas ce que je lui dois - dites-lui un cordial merci en mon nom. Je priais avec d'autant plus d'amour que je savais le lien qui vous unissait à elle. Ecoutez ma confession : C'est par vous et votre famille que j'ai su qu'il y avait un Carmel à Lisieux. De mes confrères de Lisieux parlaient un jour entre eux d'une famille Martin qui avait donné trois filles au Carmel et des parentes plus

éloignées. L'une des filles y était entrée à 15 ans, une autre après avoir soigné d'une façon admirable jusqu'à la fin l'heureux père - J'étais présent - et plus tard quand je songeai à demander une sœur au Carmel, cherchant où je pourrais m'adresser, je me rappelai qu'il y avait un Carmel à Lisieux - et voyez la coïncidence - Votre sœur me reçoit et c'est vous - dont j'avais seule entendu parler - qui m'êtes donnée - Quand je reçus vos « dates » je fus frappé du rapprochement et tirai des conclusions. Me suis-je trompé? N'êtes-vous pas celle que dans le monde on appelait Melle Geneviève Martin? Je vous demande pardon de mon indiscrétion - mais vous m'avez appris à n'avoir rien de caché - Voilà -Encore une fois, quand même, pardon.

A bientôt, chère petite Sœur, de vos nouvelles - si vous voyiez combien j'en suis heureux - pourtant, je ne le serais plus, si je savais que cela dût vous fatiguer - n'écoutez pas que votre affection.

A jamais - de tout cœur, je suis, chère et bien chère petite Sœur, votre frère bien heureux.
Maurice B – Bellière

LT 261

De Thérèse à l’Abbé Bellière 26 juillet 1897

J.M.J.T.

Jésus

Mon cher petit Frère,

Que votre lettre m'a fait de plaisir ! Si Jésus a écouté vos prières et prolongé mon exil à cause d'elles, Il a aussi dans son amour exaucé les miennes, puisque vous êtes résigné à perdre « ma présence, mon action sensible » comme vous le dites.

Ah ! mon frère, laissez-moi vous le dire : Le bon Dieu réserve à votre âme de bien douces surprises, elle est, vous me l'avez écrit, « peu habituée aux choses surnaturelles » et moi qui ne suis pas pour rien votre petite soeur, je vous promets de vous faire goûter après mon départ pour l'éternelle vie ce qu'on peut trouver de bonheur à sentir près de soi une âme amie. Ce ne sera pas cette correspondance plus ou moins éloignée, toujours

bien incomplète, que vous paraissez regretter, mais un entretien fraternel qui charmera les anges, un entretien que les créatures ne pourront blâmer puisqu'il leur sera caché. Ah ! qu'il me semblera bon d'être affranchie de cette dépouille mortelle qui m'obligerait si par impossible je me trouvais avec plusieurs personnes en présence de mon cher petit frère, à le regarder comme un étranger, un indifférent !... Je vous en prie, mon frère, n'imitez pas les hébreux qui regrettaient « les oignons d'Egypte », je ne vous ai que trop servi depuis quelque temps ces légumes qui font pleurer lorsqu'on les approche de ses yeux sans être cuits.

Maintenant je rêve de partager avec vous « la manne cachée » (Apocalypse) que le Tout-Puissant a promis de donner « au vainqueur ». C'est uniquement parce qu'elle est cachée que cette manne céleste vous attire moins que « les oignons d'Egypte », mais j'en suis sûre, aussitôt qu'il me sera permis de vous présenter une nourriture toute spirituelle, vous ne regretterez plus celle que je vous aurais donnée si j'étais encore restée longtemps sur la terre. Ah ! votre âme est trop grande pour s'attacher à

aucune consolation d'ici-bas. C'est dans les cieux que vous devez vivre par avance, car il est dit : « Là où est votre trésor, là est aussi votre coeur. » Votre unique Trésor, n'est-ce pas Jésus ? Puisqu'Il est au Ciel, c'est là que doit habiter votre coeur, je vous le dis tout simplement, mon cher petit frère, il me semble qu'il vous sera plus facile de vivre avec Jésus quand je serai près de Lui pour jamais.

Il faut que vous ne me connaissiez qu'imparfaitement pour craindre qu'un récit détaillé de vos fautes puisse diminuer la tendresse que j'ai pour votre âme ! O mon frère, croyez-le, je n'aurai pas besoin de « mettre la main sur la bouche deJésus » ! Il a depuis longtemps oublié vos infidélités, seuls vos désirs de perfection sont présents pour réjouir son coeur. Je vous en supplie, ne vous traînez plus à ses pieds, suivez ce « premier élan qui vous entraîne dans ses bras », c'est là votre place, et j'ai constaté plus encore que dans vos autres lettres qu'il vous est interdit d'aller au Ciel par une autre voie que celle de votre pauvre petite soeur.

Je suis tout à fait de votre avis, « Le Coeur divin est plus attristé des mille petites indélicatesses de ses amis que des fautes même graves que commettent les personnes du monde » mais, mon cher petit frère, il me semble que c'est seulement quand les siens, ne s'apercevant pas de leurs continuelles indélicatesses s'en font une habitude et ne Lui demandent pas pardon, que Jésus peut dire ces paroles touchantes qui nous sont mises dans la bouche par l'église pendant la semaine sainte : « Ces plaies que vous voyez au milieu de mes mains, ce sont celles que j'ai reçues dans la maison de ceux qui m'aimaient! » Pour ceux qui l'aiment et qui viennent après chaque indélicatesse Lui demander pardon en se jetant dans ses bras, Jésus tressaille de joie, Il dit à ses anges ce que le père de l'enfant prodigue disait à ses serviteurs : « Revêtez-le de sa première robe, mettez-lui un anneau au doigt, réjouissons-nous. » Ah ! mon frère, que la bonté, l'amour miséricordieux de Jésus sont peu connus !... Il est vrai que pour jouir de ces trésors, il faut s'humilier, reconnaître son néant, et voilà ce que beaucoup d'âmes ne veulent pas faire, mais, mon petit frère, ce n'est pas ainsi que vous agissez, aussi la voie de

la confiance simple et amoureuse est bien faite pour vous.

Je voudrais que vous soyez simple avec le bon Dieu, mais aussi... avec moi, vous êtes étonné de ma phrase ? C'est que, mon cher petit frère, vous me demandez pardon « de votre indiscrétion » qui consiste à désirer savoir si dans le monde votre soeur s'appelait Geneviève ; moi je trouve la demande toute naturelle ; pour vous le prouver je vais vous donner des détails sur ma famille car vous n'avez pas été très bien renseigné.

Le bon Dieu m'a donné un père et une mère plus dignes du Ciel que de la terre, ils demandèrent au Seigneur de leur donner beaucoup d'enfants et de les prendre pour Lui. Ce désir fut exaucé, quatre petits anges s'envolèrent aux Cieux, et les 5 enfants restées dans l'arène prirent Jésus pour époux. Ce fut avec un courage héroïque que mon père, comme un nouvel Abraham, gravit trois fois la montagne du Carmel pour immoler à Dieu ce qu'il avait de plus cher. D'abord ce furent ses deux aînées, puis la troisième de ses filles sur l'avis de son directeur et conduite par notre incomparable père fit un essai dans un

couvent de la Visitation (le bon Dieu se contenta de l'acceptation, plus tard elle revient dans le monde où elle vit comme étant dans le cloître). Il ne restait plus à l'élu de Dieu que deux enfants, l'une âgée de 18 ans, l'autre de 14, celle-ci, « la petite Thérèse » lui demanda de voler au Carmel, ce qu'elle obtint sans difficulté de son bon Père qui poussa la condescendance jusqu'à la conduire d'abord à Bayeux, ensuite à Rome afin de lever les obstacles qui retardaient l'immolation de celle qu'il appelait sa reine. Lorsqu'il l'eut conduite au port, il dit à l'unique enfant qui lui restait : « Si tu veux suivre l'exemple de tes soeurs, j'y consens, ne t'inquiète pas de moi. » L'ange qui devait soutenir la vieillesse d'un tel saint lui répondit qu'après son départ pour le Ciel, il volerait aussi vers

le cloître, ce qui remplit de joie celui qui ne vivait que pour Dieu seul. Mais une si belle vie devait être couronnée par une épreuve digne d'elle. Peu de temps après mon départ, le père que nous chérissions à si juste titre fut pris d'une attaque de paralysie dans les jambes qui se renouvela plusieurs fois, mais elle ne pouvait se fixer là, l'épreuve aurait été trop douce, car l'héroïque

patriarche s'était offert à Dieu en victime, aussi la paralysie changeant son cours se fixa dans la tête vénérable de la victime que le Seigneur avait acceptée... La place me manque pour vous donner des détails touchants, je veux seulement vous dire qu'il nous fallut boire le calice jusqu'à la lie et nous séparer pendant trois ans de notre vénéré père en le confiant à des mains religieuses mais étrangères. Il accepta cette épreuve dont il comprenait toute l'humiliation et poussa l'héroïsme jusqu'à ne pas vouloir qu'on demandât sa guérison.

A Dieu, mon cher petit frère, j'espère vous écrire encore si le tremblement de ma main n'augmente pas, car j'ai été obligée d'écrire ma lettre en plusieurs fois. - Votre petite Soeur, non pas « Geneviève », mais « Thérèse » de l'Enfant Jésus de la Ste Face.

ACL
De l’abbé Bellière à Thérèse 5 août 1897
Jeudi soir R.Ap.

Ma bien chère et bien bonne Sœur,
Absorbé par mille occupations je désespérerais de trouver un moment d'entretien avec vous, si je ne dérobais à ce soir quelques instants - Si je déplorais chaque jour mon impuissance, ma pensée courait souvent vers vous et mon cœur retrouvait le vôtre dans Celui de notre Ami commun, le bon Jésus, qui veut bien vous conserver pour nous, connaissant combien vous nous manquerez et combien votre influence même terrestre est efficace - Pourtant, chère petite Sœur, en vérité, je suis prêt à tout ce que le Maître voudra de moi -d'autant plus que je crois pleinement à votre parole et à vos projets pour l'autre vie. Quoique vous en disiez, chère petite, les « oignons crus » étaient un mets délicieux dont je ne me rassasiais pas.

Sans doute Jésus est le Trésor, mais je le trouvais en vous, et 11 devenait plus abordable - c'est encore par vous que désormais il viendra jusqu'à moi, n'est-ce pas? C'est vous dire que du Ciel comme d'ici, j'attends TOUT de vous - et ma confiance sera assez puissante pour attendre au besoin une action directe et manifeste de cette âme amie que Jésus fit sœur de la mienne, dans une union la plus étroite.

Ma chère et bien chère petite sœur, je vous connais assez pour savoir que ma misère ne devait jamais ici-bas arrêter votre tendresse - mais, au ciel, participant à la Divinité, vous en acquérez les prérogatives de justice, de sainteté.... et toute tache doit devenir objet d'horreur pour vous - Voilà pourquoi je craignais - mais, comme j'espère que vous demeurerez l'Enfant gâtée, vous ferez ce que vous aurez voulu sur la terre pour moi et je crois et j'espère -j'attends de vous aussi cette confiance amoureuse qui me fait défaut encore et que je désire ardemment, estimant qu'avec elle on est heureux pleinement ici-bas et on ne trouve pas l'exil trop long.

Que vous êtes bonne, petite Sœur, dans cette simplicité et cette ouverture qui me charment en me confondant ! Je suis si peu habitué à trouver cela parmi les hommes que je suis comme étonné quelquefois - mais grandement réjoui - Les détails que vous me donnez ingénument m'ont touché doucement - surtout, oh! oui surtout celui qui découvre une délicatesse de plus de ma chère sœur : le souvenir mortuaire et l'image du vénéré père, au jour même anniversaire de sa mort - merci, du cœur, et aussi de ceux qui vous concernent. Comme il vous avait bien désignée, le cher Père : sa « Reine » oh! oui, et vous êtes demeurée Reine partout et à la veille de recevoir la dernière couronne et le dernier sacre - reine toujours. Que Dieu a été bon pour votre famille, mais qu'elle est admirable aussi !

Heureux ceux qui entendent la voix de Dieu, heureux ceux qui Lui obéissent si éminemment - chéris de Dieu par l'épreuve et par la gloire au Ciel!
Alors, vous avez toujours été Thérèse, la petite Thérèse et non pas Geneviève. Vous étiez peut-être prédestinée par ce nom, vive donc Sainte Thérèse en ma chère petite

sœur Thérèse - Voulez-vous me dire aussi comment vous êtes devenue ma sœur - par choix ou par le sort.

Malgré toute la joie, tout le bonheur que j'ai de vos lettres, je ne veux à aucun prix, même à celui-là, que la rédaction vous cause du malaise - chère petite Sœur, ménagez-vous, je vous supplie. Vous allez voir un nom nouveau à ma signature, depuis Lundi je suis religieux de S. François dans le Tiers- Ordre - et mon second patron, celui de l'Afrique, celui des tertiaires, l'est devenu mien encore plus particulièrement.

Vous recevrez donc, chère, bien chère petite sœur de mon âme, l'expression de la respectueuse tendresse de votre frère. Louis de France

LT263

De Thérèse à l’abbé Tellière 10 août 1897

J.M.J.T.

Carmel de Lisieux Jésus

Mon cher petit Frère,

Je suis maintenant toute prête à partir, j'ai reçu mon passeport pour le Ciel et c'est mon père chéri qui m'a obtenu cette grâce, le 29 il m'a donné la garantie que j'irai bientôt le rejoindre ; le lendemain, le médecin étonné des progrès que la maladie avait faits en deux jours, dit à notre bonne Mère qu'il était temps de combler mes désirs en me faisant recevoir l'Extrême-Onction. J'ai donc eu ce bonheur le 30, et aussi celui de voir quitter pour moi le tabernacle, Jésus-Hostie que j'ai reçu comme Viatique de mon long voyage !... Ce Pain du Ciel m'a fortifiée, voyez, mon pèlerinage semble ne pouvoir s'achever. Bien loin de m'en plaindre je me réjouis que le bon Dieu me permette de souffrir encore pour son amour, ah ! qu'il est doux de s'abandonner entre ses bras, sans craintes ni désirs.

Je vous avoue, mon petit frère, que nous ne comprenons pas le Ciel de la même manière. Il vous semble que participant à la justice, à la sainteté de Dieu je ne pourrai comme sur la terre excuser vos fautes. Oubliez-vous donc que je participerai aussi à la miséricorde infinie du Seigneur ? Je crois que les Bienheureux ont une grande compassion pour nos misères, ils se souviennent qu'étant comme nous fragiles et mortels, ils ont commis les mêmes fautes, soutenu les mêmes combats et leur tendresse fraternelle devient plus grande encore qu'elle ne l'était sur la terre, c'est pour cela qu'ils ne cessent de nous protéger et de prier pour ns.

Maintenant, mon cher petit frère, il faut que je vous parle de l'héritage que vous recueillerez après ma mort. Voici la part que notre Mère vous donnera : 1° Le reliquaire que j'ai reçu le jour de ma prise d'habit et qui depuis ne m'a jamais quittée 2) Un petit Crucifix qui m'est incomparablement plus cher que le grand car ce n'est plus le premier qui m'avait été donné que j'ai maintenant. Au Carmel, on change quelquefois les objets de piété, c'est un bon moyen pour empêcher que l'on s'y attache. Je

reviens au petit Crucifix. Il n'est pas beau, la figure du Christ a presque disparu, vous n'en serez pas surpris quand vous saurez que depuis l'âge de 13 ans ce souvenir d'une de mes soeurs m'a suivie partout. C'est surtout pendant mon voyage en Italie que ce Crucifix m'est devenu précieux, je l'ai fait toucher à toutes les reliques insignes que j'avais le bonheur de vénérer, dire le nombre me serait impossible ; de plus il a été béni par le St Père. Depuis que je suis malade je tiens presque toujours dans mes mains notre cher petit Crucifix ; en le regardant je pense avec joie qu'après avoir reçu mes baisers, il ira réclamer ceux de mon petit frère.

Voici donc en quoi consiste votre héritage ; de plus, notre Mère vous donnera la dernière image que j'ai peinte. Je vais finir, mon cher petit frère, par où j'aurais dû commencer en vous remerciant du grand plaisir que vous m'avez fait en m'envoyant votre photographie.

A Dieu, cher petit frère, qu'Il nous fasse la grâce de l'aimer et de lui sauver des âmes. C'est le voeu que forme

Votre indigne petite soeur
Thérèse de l'Enfant Jésus de la Ste Face.

r.c.i.

(C'est par choix que je suis devenue votre soeur.)

Je vous félicite de votre nouvelle dignité ; le 25, jour où je fête mon cher petit père, j'aurai le bonheur de fêter aussi mon frère Louis de France.

ACL

De l’abbé Bellière à Thérèse 17 août 1897

Mardi soir R. Ap.

Ma bien chère petite Sœur,
Le moment est donc arrivé; vous allez partir pour le Ciel, vous allez voir Dieu et la Sainte Vierge - Que vous êtes heureuse - Sœur bien aimée, allez vous rassasier dans l'Amour - le Ciel sera le complément, la perfection de celui de la terre, si cher déjà à votre âme, la vie de votre âme déjà - Jésus sera à vous enfin, tout à vous et bientôt ce sera un échange de douces et ardentes tendresses qui durera autant que l'éternité - l'Amour désormais sans obstacle, en plénitude, le voyant, l'entendant, le respirant, le sentant de toutes parts envahissant et puissant, partagé avec ceux qui vous attendent et avec eux aussi réciproque.

Déjà, ils vous initient au bonheur de Là-Haut, puisque déjà votre bien-aimé Père n'a pu tenir son impatience, qu'il vous avertit de l'approche de l'Epoux.

Vous êtes donc attendue et les anges préparent votre place - Que peut la pauvre créature désormais; peut-elle songer à vous retenir et contrister vos Amis du Ciel - Voici qu'ils vous tendent les mains, laissez-vous faire, partez, endormez-vous entre leurs bras, entre les bras de Jésus qui semble ne plus attendre que votre consentement pour vous attirer à Lui. Mais lorsqu'un ami cher va vers un autre ami bien cher aussi, il est d'usage, n'est-ce pas? de charger le premier de recommandations pour le second.

Dites donc à Jésus, chère petite Sœur, qu'il anime ma bonne mère de sa grâce; pressentant ce qui doit arriver, elle a commencé à me déclarer qu'elle ne m'accorderait jamais son consentement - sans doute, je ne reculerai pas, mais votre cœur aimant sent combien il est douloureux de briser une âme si chère - Jésus peut arranger tout cela - plaidez ma cause, chère petite Sœur - je me recommande aussi tout particulièrement à la s. VIERGE

et aux Saints que vous connaissez, au Cardinal Lavigerie, aux saints dont j'aurai le bonheur de vénérer les reliques après vous - oh! ma bonne petite sœur, comme j'ai reconnu la part du cœur en cet « héritage » que je recueillerai de vous, comme ces chers objets sont choisis - comme je reconnais l'affection qui a inspiré ce choix - Merci, oh! oui merci du fond du cœur de ce cher (oh! combien il le sera pour moi après l'avoir été tant pour vous) crucifix ; jusqu'à la mort il sera mon meilleur ami ; oui, cher à tant de titres, que vous êtes bonne d'avoir pensé à me le léguer – avec aussi ce reliquaire, compagnon de toute votre vie religieuse – du ciel vous verrez quel y sera mon culte – jusqu'à cette image, la dernière empreinte laissée par vous de votre piété feront tous mon plus cher trésor – simplement, mais de tout mon cœur, merci chère petite sœur.

Demain, ou plutôt Jeudi, je partirai pour Lourdes avec ma mère, croyez que je prierai pour vous avecune ardeur singulière – J'espère être brancardier – unissez-vous à mon pèlerinage, je serai sans cesse en union avec vous aux pieds de la très douce Mère de Miséricorde –

Jusqu'au dernier jour, si vous LE POUVEZ, voulez-vous, chère petite Sœur, me donner quelques pensées de vous – ce sera encore de l'Héritage – mais, de grâce, ne vous fatiguez pas – je voudrais à mon retour, le 25, vous savoir encore des nôtres.

Pourtant, Jésus vous appelle, allez à Dieu, votre petit frère vous envoie le dernier adieu peut-être, et

l'au revoir du Ciel – car toujours et à jamais il le demeure F. Louis

LT266

De Thérèse l’abbé Bellière 25 août 1897

Recto :

Je ne puis craindre un Dieu qui s'est fait pour moi si petit... je l'aime !... car Il n'est qu'amour et miséricorde !

Verso :

Dernier souvenir d'une âme soeur de la vôtre

Th. de E. J.

ACL

De l’abbé Bellière à Thérèse 28 août 1897 R. Ap.

Chère petite Sœur de Jésus,
Vous avez dû penser qu'aujourd'hui je vous suis tout particulièrement uni et dans quelle âme nous nous sommes rencontrés : votre Sainte Mère (Mme Martin) vous a vue avec plus de complaisance que de coutume, voyant que vous allez être réunie bientôt à elle et à son bonheur - timidement, je me suis présenté à elle, réclamant une bénédiction et la priant peur vous - Sans doute, chère petite Sœur, vous avez entendu sa voix, plus rapprochée et plus pressante vous appelant, vous réclamant et vous lui avez dit : à bientôt - car le moment approche, chère sœur de mon âme. Vous allez partir pour votre vraie demeure - A Lourdes, je n'ai pas demandé votre guérison - j'ai prié la douce Reine des Vierges et des Martyrs de vous aider dans vos derniers préparatifs et de vous ouvrir le Ciel - Je ne sais pas prier, alors j'avais sollicité d'être brancardier des Pauvres malades et je le

faisais pour vous - Souvent en les transportant à la Grotte, aux Piscines, ma pensée allait vers vous et remontait vers Marie, disant : Mère, c'est pour ma Sœur Thérèse - S'il m'arrivait une petite souffrance, c'était pour vous - Dimanche sur-tout, - j'offrais même les souffrances des malades pour vous et quand le S.Sacrement passait tout près de moi, bénissant cette foule de malheureux qui l'entourait, je l'implorais ardemment pour vous - Voilà quelle a été ma prière - Et quand je voyais ces malades que, quelques heures avant, j'avais portés dans mes bras, presque sans vie, horribles quelquefois dans leur maladie, assainis, guéris, formant l'escorte d'honneur de Jésus, je pensais à vous, souffrant sur votre pauvre grabat, pour demander à votre Epoux une consolation, une dernière préparation, une tendresse de plus pour Vous - Ma prière a donc été surtout de l'action - Mais cette prière affective que le Bon Dieu aime aussi, que je ne sais pas, vous me l'apprendrez, petite sœur, quand vous serez près de moi - Je savais bien que vous n'aviez pas encore quitté la terre - car je n'avais pas ressenti cela dans mon cœur - Merci, petite Sœur, de votre souvenir de fête, de la pensée dictée par votre cœur

- Merci à la Mère Agnès qui l'a écrite - Merci à vous des quelques lignes tracées, les dernières, chères et précieuses avec la sainte prière que vous aimiez tant ; merci de cette nouvelle tendresse.

Chère petite sœur bien-aimée, le langage de la terre vous est une fatigue - votre indigne et misérable frère ne saurait que vous distraire de Jésus - il vous dit de nouveau : A Dieu - à revoir, à toujours union d'apostolat et d'amour à Jésus -

Je suis résigné, vous voyez, et aspire presque, quelquefois, à cette union plus intime que votre Jésus nous prépare

A jamais dans son aimable cœur, votre frère Louis

J'aurais désiré vous rapporter quelque souvenir de Lourdes - votre pauvreté m'a retenu - je n'ai rien - que ma prière qui ne vaut rien sans générosité et sans mérite.

De l’abbé Bellière à Thérèse 2 octobre 1897 Lettre arrivée au carmel après le décès de Thérèse
(30 septembre vers 19h30)

ACL
Samedi R.Ap.

Ma chère et bien chère petite Sœur,
Soyez heureuse; l'âme que vous aimez tant et pour laquelle vous avez tant dépensé de prières et de bonnes actions a réalisé enfin - ou du moins presque entièrement - ses plus chers désirs. Votre frère, petite sœur, est missionnaire depuis un jour. A qui le doit-il, dites? A Jésus d'abord qui l'a choisi, mais après Lui, à ma bonne petite sœur du Carmel de Lisieux, à ma sœur Thérèse de l'Enfant Jésus - Vous avez gagné pleinement, car vous avez tout fait - par ma manière d'agir, je semblais déranger ce que vous avez fait; mais votre Jésus est si bon. Il vous aime tant qu'il n'a pu rien refuser à votre souffrance qui demandait miséricorde pour moi -Merci, du fond du cœur, bonne petite Sœur; je vous dois cet

immense honneur d'être aujourd'hui le missionnaire de Jésus. Et voyez comme II est bon. Il a voulu que vous soyez présente à ce triomphe de la grâce puisqu'il vous a conservée jusqu'à maintenant. Vous allez partir bientôt, petite Sœur, vous allez venir bientôt vers votre frère qui vous attend ici. Jésus vous attend et moi aussi. Venez vite, si vous saviez comme l'Afrique est belle; comme les pauvres Arabes sont à soulager. Si vous saviez surtout (oh! comme je suis égoïste) comme votre frère a besoin de vous savoir près de lui - il ne sait comment il se trouve en si sainte maison ! Qui l'y a conduit ? Comment s'est-il arraché de tant de liens si serrés, si charmants? Il n'y comprend rien et n'eût jamais pensé se trouver à pareille fête ; il se demande même quelquefois s'il ne rêve pas.

Vous aviez prié beaucoup, beaucoup pour ma pauvre Mère, n'est-ce pas? Elle a été admirable -
Demandez plutôt à notre Vénérée Mère, sa lettre complétera celle-ci. Oh! cette heure du départ, cette dernière bénédiction, au milieu des sanglots de mes amis présents, ma Mère forte jusqu'au bout, m'envoyant à

Dieu, je ne l'oublierai jamais. Si vous saviez ces ruses du diable, ces tentations, ces mille ressources qu'il déployait contre ma résolution! une fois de plus, il a perdu, vive Dieu! Maintenant, je suis à l'œuvre - il faut aller de l'avant, déjà je suis heureux - C'est rude, au début; mais tant mieux, quand ce l'est beaucoup - je pense que ce l'est davantage chez Vous. Ainsi, nous couchons sur une simple paillasse; en Mai ce sera sur la planche - cela me rapproche de vous et je suis heureux, bienheureux.

Quand vous partirez pour le Ciel, dites-le-moi. Je vous attends impatiemment, désormais, que me reste-t-il sinon l'action immédiate de votre chère âme près, tout près de la mienne - car j'ai besoin toujours de quelque appui, quand à ce moment vous me connaîtrez bien vous verrez combien je suis misérable. Après votre départ aussi votre héritage qui sera un de mes plus chers trésors. Votre dernière image est ici, votre photographie est là, entourée de quelques autres dont le cercle est bien restreint, ma Mère et quelques amis et aussi votre bon père dans un cadre un peu beau et c'est tout, mes livres, mon crucifix en attendant le vôtre. Ici, je n'ai pas de reliques, sauf du

linge de la Bienheureuse Marguerite Marie - j'attends aussi les vôtres - Vous voyez, c'est votre héritage; est-ce mal? Est-ce de la cupidité? C'est vous surtout que j'attends. Où en êtes-vous de l'état de votre santé. Viendrez-vous bientôt.

Aujourd'hui j'envoie mon ange gardien vers le vôtre, et lui fais la même prière que vous chantiez naguère, lui demandant de vous avertir que j'entre en retraite demain pour en sortir le 10, par la prise d'habit (costume blanc, avec le rosaire autour du cou - c'est le costume arabe : gandoura, burnous, chéchia, le rosaire en plus, noir et blanc). Si vous êtes encore de la terre, j'aurai de la joie à vous jeter des fleurs, au 15 Octobre, sinon, recevez celles, dès maintenant de ma respectueuse et fraternelle affection dans ma plus vive reconnaissance à jamais

F. Louis

Perspective anthropologique : frère et petit frère

Perspective anthropologique : frère et petit frère

Thérèse, quand elle évoque Bellière et Roulland, dans son ultime manuscrit, parle de ses deux *frères* et fait allusion à ses deux *missionnaires*, le premier étant d'ailleurs en devenir. C'est en 1907 seulement qu'apparaît, dans l'*Histoire d'une âme,* l'expression de « frères missionnaires ». Mais la lecture attentive de la correspondance échangée par Thérèse avec chacun d'eux montre une différence fondamentale. Roulland est son *frère*, immédiatement reconnu comme tel par Thérèse[34] ; Bellière, va devenir, au terme d'un long apprivoisement, son « cher petit frère[35] ». Cette différenciation relève d'une véritable anthropologie spirituelle qu'il convient d'abord d'éclairer, même brièvement, car elle apporte une lumière particulière sur le rapport qu'elle entretient avec ses « missionnaires ».

Le don d'un frère, en juin 1896, s'inscrit au plus profond de la trajectoire spirituelle de Thérèse, à un double titre. À celui d'abord de la rupture qu'elle vit entre mars et juin : révélation de sa tuberculose et nuit de sa foi, fonction de maîtresse des novices et suivi d'un missionnaire.

33. Nom donné au manuscrit B. Cf. C. Langlois, *Le poème de septembre, lecture du manuscrit B de Thérèse de Lisieux*, Cerf, 2002.

34. Dès la seconde lettre à Roulland, le 30 juillet 1896, Thérèse écrit « mon frère ». Voir la lettre citée plus loin dans « Thérèse en quête d'un frère », Annexe 2, p. 57-59.

35. Il faut attendre la quatrième lettre, écrite le 25 avril 1897.

47

in : *Histoire et Missions Chrétiennes n°15 : Thérèse de Lisieux et les missions* pg. 47



Derniers échanges de SR. THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS ET DE LA SAINTE FACE avec le PÈRE ROULLAND (1870-1934)

Encore séminariste, il demande au Carmel de Lisieux une soeur spirituelle. Mère Marie de Gonzague choisit Thérèse. Ordonné prêtre le 28 juin 1896, il passe au Carmel le 3 juillet suivant et s'entretient au parloir avec Thérèse. Il part en Chine le 2 août d'où il correspondra avec Thérèse et la Prieure du Carmel.

Rappelé en France en 1909, il sera témoin aux deux Procès de Thérèse. PO témoin n°9 — PA témoin 25

En août 1896, Thérèse peint une image pour le P. Roulland, un missionnaire de Missions Étrangères de Paris que Marie de Gonzague lui a confié, en secret. Thérèse le rencontre en juillet, juste après son ordination, avant qu'il ne s'embarque pour la Chine... L'image est datée du 20 août 1896, et elle a vraisemblablement accompagné la lettre 193 à Roulland.

Thérèse s'est bien cachée pour la faire, à l'insu des autres soeurs qui travaillaient à l'emploi de peinture, dont Mère Agnès. Cette dernière témoignera au Procès Apostolique:

Lorsque le révérend père Roulland, des Missions Etrangères, lui fut donné pour frère spirituel par Mère Marie de Gonzague, elle reçut la défense expresse de me le dire. Elle fut chargée de peindre une image sur parchemin, toujours à mon insu, pour ce frère spirituel; mais elle avait besoin pour cela de mes pinceaux, de mes couleurs, de mon brunissoir. Elle poussa la délicatesse de son obéissance jusqu'à se cacher à la bibliothèque pour

peindre cette image; et, pour garder le secret commandé, elle s'astreignait à venir en mon absence chercher et rapporter les instruments dont elle avait besoin. [PA folio 480]

Le Père Roulland rentre en France en juin 1909 pour diriger le Séminaire des Missions Étrangères, conservant toujours l'image avec lui. Elle sera rendue au Carmel de Lisieux après le 12 juin 1934, date de son entrée dans la Vie. Mais en signe de gratitude pour le travail des missionnaires, les Carmélites ont décidé de l'offrir aux Mission Étrangères de Paris, après l'avoir fait encadrer - voir la



photo ci-contre à droite. *LT-193 bis* *image de Thérèse pour le P. Roulland - 20 août 1896*

LT 193

De Thérèse pour le P. Roulland

Mon Frère,
Vous me permettez n'est-ce pas, de ne plus vous donner un autre nom, puisque Jésus a daigné nous unir par les liens de l'apostolat ?

Il m'est bien doux de penser que de toute éternité Notre Seigneur a formé cette union qui doit lui sauver des âmes et qu'Il m'a créée pour être votre soeur...

Du P. Roulland à Thérèse. Kouy-Fou Le 24 Fév. 1897

Ma sœur,
R. + Ap.

ACL

Je ne vous écris pas longuement, car je suis sur le point de monter à Tchoug-Kin, je ne réponds pas même à votre longue lettre qui me fait beaucoup de bien. Je veux seulement vous envoyer des reliques d'un futur martyr : j'en ai laissé à mes parents le jour où je quittai ma famille ; je leur en ai envoyé de Shang-Haï. Pourquoi n'en enverrais-je pas aussi à ma sœur ? En ce moment nous ne sommes pas en danger imminent de mourir, mais d'un jour à l'autre, nous pouvons recevoir des coups de couteau ; nous ne serions pas martyrs dans la force du terme, mais en dirigeant bien notre intention : en disant par exemple, Mon Dieu, c'est pour votre amour que nous sommes venus ici, agréez le sacrifice de notre vie et

convertissez des âmes, - n'est-ce pas que nous serions assez martyrs pour aller au Ciel...

Et quel est donc le malheur qui nous menace : voici. La famine est à son comble; à 150 lys d'ici les brigands ont brûlé un village ; ailleurs un jeune homme passant devant une maison est saisi, étranglé et cuit dans la marmite ; on a offert de ce mets à la personne qui nous a raconté la chose et a vu les deux jambes de la victime. - Ici c'est une femme que l'on attaque pour la voler : armés chacun d'un couteau, deux hommes lui ordonnent de quitter ses vêtements ; la femme le fait malgré elle mais ne perd pas la carte : au moment propice elle saisit les couteaux et en frappe les voleurs ; elle vient raconter le tout au mandarin qui lui donne une récompense ; là des brigands sont cachés dans la montagne et égorgent les soldats envoyés pour les disperser. Un enfant vient apporter une lettre : à 50 lys (5 lieues) d'ici un grand nombre de païens et de chrétiens se cachent pêle-mêle dans un antre de la montagne, pour éviter les brigands qui les poursuivent ; parmi ces chrétiens sont deux religieuses qui envoient l'enfant demander au Père ce qu'elles doivent faire. Il

serait imprudent de laisser ces vierges avec les païens si corrompus et elles sont appelées à Kouy-Fou. Les villes que je vais rencontrer en montant sont en révolution. Bref, vols, crimes sont à l'ordre du jour, et la famine menace de plus en plus. Si la première récolte (dans deux mois) vient à manquer, qu'arrivera-t-il ? Or la sécheresse a fait périr les sarrasins. C'est pour faire venir la pluie que le mandarin vient de lancer un édit : défense de manger de la viande. II croit rendre ainsi les dieux propices, comme si ces diables avaient les clefs du grand réservoir céleste. Un père me disait avant-hier : C'est possible que je passe l'arme à gauche, il serait bon que je fisse mon testament. Enfin nous sommes à la disposition du bon Dieu, si les brigands m'assassinent et si je ne suis pas digne d'entrer immédiatement au Ciel, vous me tirerez du purgatoire et j'irai vous attendre au Paradis.

J'ai déjà fait du ministère ; une petite fille de la Ste Enfance, âgée de 1 an, vient de mourir ; le P. chargé de Kouy-Fou m'envoie bénir le petit cadavre. Je pars en chaise ; en arrivant je trouve la petite fille couchée sur un banc ; à côté d'elle on mange, on fume, on se chauffe

comme si rien n'était ; les enfants s'amusent comme à l'habitude. La maîtresse de maison me fait asseoir, m'invite à fumer, m'apporte le thé, puis des mets chinois. Je me mets à l'œuvre près du cadavre. Sur ces entrefaites arrive le cercueil, il est composé de quelques mauvaises planches mal ajustées à l'aide de chevilles en bois ; ce cercueil coûte 200 sapèques (20 sous). On y place l'enfant ; alors je me revêts du surplis, de l'étole, je prends le bonnet chinois et je donne la bénédiction. Je vous avoue que j'étais content de le faire : il me semblait voir cette petite âme venir me sourire et me promettre de prier pour moi et les miens.

(Naturellement lorsque je parle des miens, je parle aussi de ma sœur Carmélite.) - Vous me dites, ma sœur, que vous offrez au bon Jésus mon amour avec le vôtre ; eh bien ! à la Ste Messe j'offre le vôtre avec le mien, après la Ste Communion; je suis certain que Jésus en voyant cette offrande me pardonnera le peu d'amour que moi j'ai pour Lui. Au mémento des morts je pense à vos parents défunts.

Une nouvelle que nous apprenons à l'instant : le mandarin militaire de Kouy-Fou se promène en ville et punit sur-le- champ les Chinois qu'il trouve en défaut. Il craint : il a expédié ses affaires dans une province plus sûre ; le chrétien qui donne cette nouvelle au Père qui monte avec moi pour visiter une chrétienté, ce chrétien ajoute : Père, ne partez pas, s'il nous arrive des histoires pendant votre absence nous n'aurons personne pour nous défendre. Le Père les rassure : « S'il y a des troubles ici je reviendrai immédiatement. » Un vieux chrétien et saint homme a vu bien des crises : il a vu l'inondation à sa porte sans aucune crainte, parce qu'il avait fait dire une messe et qu'il était sûr du secours de Dieu. Aujourd'hui il craint sérieusement : qu'allons-nous devenir ? - Encore une nouvelle : dans une autre partie du pays, nous apprenons qu'il y a des troubles. Bavard que je suis: je devais être court et voyez ... j'aurais mieux fait de ne pas déchirer ma feuille.

Surtout ne dites rien au dehors ; je désire que ma famille ne sache pas le danger qui nous entoure. - Je vous écrirai bientôt.

Présentez mon affectueux et filial respect à notre bonne Mère (Marie de Gonzague) ; à vous, ma Sœur, ce souhait : que le très doux Seigneur embrase votre cœur de son amour,
A. Roulland

miss.ap.
Su- Tchuen or. (oriental)

LT 226

De Thérèse au Père Roulland 9 mai 1897

J.M.J.T.

Carmel de Lisieux

Mon Frère,

J'ai reçu avec joie ou plutôt avec émotion les reliques que vous avez bien voulu m'envoyer, votre lettre est presque une lettre d'au revoir pour le Ciel, il me semblait en la lisant entendre le récit des épreuves de vos ancêtres dans l'apostolat.

Sur cette terre où tout change, une seule chose reste stable, c'est la conduite du Roi des cieux à l'égard de ses amis ; depuis qu'Il a levé l'étendard de la Croix, c'est à son ombre que tous doivent combattre et remporter la victoire : « Toute vie de Missionnaire est féconde en Croix » disait Th. Vénard, et encore : « Le vrai bonheur est de souffrir. Et pour vivre il nous faut mourir. »

Mon Frère, les débuts de votre apostolat sont marqués du sceau de la croix, le Seigneur vous traite en privilégié; c'est bien plus par la persécution et par la souffrance que par de brillantes prédications qu'Il veut affermir son règne dans les âmes. Vous dites : « Je suis encore un petit enfant qui ne sait pas parler. » Le P. Mazel qui fut ordonné prêtre le même jour que vous, ne savait pas parler non plus, cependant il a déjà cueilli la palme... Oh ! que les pensées divines sont au-dessus des nôtres !... En apprenant la mort de ce jeune missionnaire que j'entendais nommer pour la première fois, je me suis sentie portée à l'invoquer, il me semblait le voir au Ciel dans le glorieux choeur des Martyrs. Je le sais, aux yeux des hommes son martyre ne porte pas ce nom, mais au regard du bon Dieu ce sacrifice sans gloire n'est pas moins fécond que ceux des premiers chrétiens qui confessèrent leur foi devant les tribunaux. La persécution a changé de forme, les apôtres du Christ n'ont pas changé de sentiments, aussi leur Divin Maître ne saurait changer ses récompenses à moins que ce ne soit pour les augmenter en comparaison de la gloire qui leur est refusée ici-bas.

Je ne comprends pas, mon frère, que vous paraissiez douter de votre entrée immédiate au Ciel si les infidèles vous ôtaient la vie. Je sais qu'il faut être bien pur pour paraître devant le Dieu de toute Sainteté, mais je sais aussi que le Seigneur est infiniment Juste et c'est cette justice qui effraye tant d'âmes qui fait le sujet de ma joie et de ma confiance. Etre juste, ce n'est pas seulement exercer la sévérité pour punir les coupables, c'est encore reconnaître les intentions droites et récompenser la vertu. J'espère autant de la justice du Bon Dieu que de sa miséricorde. C'est parce qu'Il est juste qu'« Il est compatissant et rempli de douceur, lent à punir et rempli de miséricorde. Car Il connaît notre fragilité, Il se souvient que nous ne sommes que poussière. Comme un père a de la tendresse pour ses enfants, ainsi le Seigneur a compassion de nous »... O mon Frère, en entendant ces belles et consolantes paroles du Prophète-Roi, comment douter que le Bon Dieu ne puisse ouvrir les portes de son royaume à ses enfants qui l'ont aimé jusqu'à tout sacrifier pour Lui, qui non seulement ont quitté leur famille et leur patrie pour le faire connaître et aimer, mais encore désirent donner leur vie pour Celui qu'ils aiment... Jésus

avait bien raison de dire qu'il n'y a pas de plus grand amour que celui-là !

Comment donc se laisserait-Il vaincre en générosité ? Comment purifierait-Il dans les flammes du purgatoire des âmes consumées des feux de l'amour divin ? Il est vrai que nulle vie humaine n'est exempte de fautes, seule la Vierge Immaculée se présente absolument pure devant la Majesté Divine. Quelle joie de penser que cette Vierge est notre mère ! Puisqu'elle nous aime et qu'elle connaît notre faiblesse, qu'avons-nous à craindre ?

Voici bien des phrases pour exprimer ma pensée ou plutôt pour ne pas arriver à le faire, je voulais simplement dire qu'il me semble que tous les missionnaires sont martyrs par le désir et la volonté, et que par conséquent pas un ne devrait aller en purgatoire. S'il reste dans leur âme au moment de paraître devant Dieu quelque trace de la faiblesse humaine, la Ste Vierge leur obtient la grâce de faire un acte d'amour parfait et puis leur donne la palme et la couronne qu'ils ont si bien méritées.

Voilà, mon Frère, ce que je pense de la justice du bon Dieu, ma voie est toute de confiance et d'amour, je ne comprends pas les âmes qui ont peur d'un si tendre Ami. Parfois lorsque je lis certains traités spirituels où le perfection est montrée à travers mille entraves, environnée d'une foule d'illusions, mon pauvre esprit se fatigue bien vite, je ferme le savant livre qui me casse la tête et me dessèche le coeur et je prends l'Ecriture Sainte. Alors tout me semble lumineux, une seule parole découvre à mon âme des horizons infinis, la perfection me semble facile, je vois qu'il suffit de reconnaître son néant et de s'abandonner comme un enfant dans les bras du Bon Dieu.

Laissant aux grandes âmes, aux grands esprits les beaux livres que je ne puis comprendre, encore moins mettre en pratique, je me réjouis d'être petite puisque les enfants seuls et ceux qui leur ressemblent seront admis au banquet céleste. Je suis bien heureuse qu'il y ait plusieurs demeures dans le royaume de Dieu, car s'il n'y avait que celle dont la description et le chemin me semblent incompréhensibles, je ne pourrais y entrer. Je voudrais

bien cependant ne pas être trop éloignée de votre demeure ; en considération de vos mérites, j'espère que le bon Dieu me fera la grâce de participer à votre gloire, de même que sur la terre la soeur d'un conquérant, serait-elle dépourvue des dons de la nature, participe malgré sa pauvreté aux honneurs rendus à son frère.

Le premier acte de votre ministère en Chine m'a semblé ravissant. La petite âme dont vous avez béni la dépouille mortelle devait en effet vous sourire et vous promettre sa protection ainsi qu'aux vôtres. Combien je vous remercie de me compter parmi eux ! Je suis aussi profondément touchée et reconnaissante du souvenir que vous avez à la Sainte messe pour mes parents chéris. J'espère qu'ils sont maintenant en possession du Ciel vers lequel tendaient toutes leurs actions et leurs désirs ; cela ne m'empêche pas de prier pour eux, car il me semble que les âmes bienheureuses reçoivent une grande gloire des prières qui sont faites à leur intention et dont elles peuvent disposer pour d'autres âmes souffrantes.

Si, comme je le crois, mon père et ma mère sont au Ciel, ils doivent regarder et bénir le frère que Jésus m'a donné.

Ils avaient tant désiré un fils missionnaire !... On m'a raconté qu'avant ma naissance, mes parents espéraient que leur voeu allait enfin se réaliser. S'ils avaient pu pénétrer le voile de l'avenir, ils auraient vu que c'était en effet par moi que leur désir serait accompli ; puisqu'un missionnaire est devenu mon frère, il est aussi leur fils, et dans leurs prières ils ne peuvent séparer le frère de son indigne soeur.

Vous priez, mon Frère, pour mes parents qui sont au ciel, moi je prie souvent pour les vôtres qui sont encore sur la terre, c'est pour moi une bien douce obligation et je vous promets d'être toujours fidèle à la remplir, même si je quitte l'exil et plus encore peut-être puisque je connaîtrai mieux les grâces qui leur seront nécessaires ; et puis, lorsque leur course ici-bas sera finie, je viendrai les chercher en votre nom et les introduirai au Ciel. Qu'elle sera douce la vie de famille dont nous jouirons pendant toute l'éternité !

En attendant cette bienheureuse éternité, qui dans peu de temps s'ouvrira pour nous, puisque la vie n'est qu'un jour, travaillons ensemble au salut des âmes ; moi je puis faire

bien peu de choses, ou plutôt absolument rien si j'étais seule, ce qui me console c'est de penser qu'à vos côtés je puis servir à quelque chose ; en effet le zéro par lui-même n'a pas de valeur, mais placé près de l'unité il devient puissant, pourvu toutefois qu'il se mette du bon côté, après et non pas avant !... C'est bien là que Jésus m'a placée et j'espère y rester toujours, en vous suivant de loin, par la prière et le sacrifice.

Si j'écoutais mon coeur je ne terminerais pas ma lettre aujourd'hui mais la fin du silence va sonner, il faut que je porte ma lettre à notre bonne Mère qui l'attend.

Je vous prie donc, mon Frère, de bien vouloir envoyer votre bénédiction au petit zéro que le Bon Dieu a placé près de vous.

Sr Thérèse de l'Enfant Jésus de la Ste Face rel.carm.ind.

ACL

Du P. Roulland à Thérèse Le 29 Avril 1897 R. +Ap.
Ho pao tchang

Ma sœur,

Me voilà petit bébé ne sachant pas parler, apprenant la langue dans une famille chrétienne. Mon voyage a été heureux : un seul accident qui aurait pu devenir tragique. Un matin j'étais en chaise portée par 3 hommes : cette chaise est fixée à deux bâtons et les hommes sont placés aux extrémités des bâtons. J'étais donc assis dans ma chaise, ayant à droite, à gauche des rizières pleines d'eau et de boue; la route avait 75 ct. de large ... Tout à coup une corde se brise, et porteurs, chaise et porté sont sur le flanc : si j'étais tombé à droite je prenais un bon bain ; heureusement je suis tombé à gauche et j'en ai été quitte pour la peur. Un peu plus loin nous rencontrons, étendu sur le chemin, le cadavre d'un homme mort de misère ; les Chinois aiment beaucoup penser à la mort : aussi ils passent près de ce cadavre sans être surpris le moins du

monde. Ho pao tchang a une chrétienté de 500 âmes, l'oratoire est dans la campagne et tout autour sont les propriétés des chrétiens, une vraie paroisse de France.

Le jour de Pâques j'étais seul, le Père passait la fête à 6 lieues plus loin. Les chrétiens ont été sages: nombreux ils sont venus le matin en apportant des pétards (car ici pas de fête sans vacarme), alors je leur ai promis une bénédiction du St Sacrement. Aussitôt après ma messe, tous, hommes et femmes se sont enfuis comme des voleurs ; j'en ai demandé la cause : pendant le carême ils n'avaient pas mangé de viande et ils avaient hâte d'y goûter. Ont-ils commis un péché de gourmandise ? Bien sûr que non.

Après mon dîner ils reviennent tous pour me saluer et assister au Salut, après lequel ils viennent me chercher dans ma chambre : avant que de partir, ils veulent recevoir la bénédiction du Père ; je vais au pied de l'autel et fais sur les hommes puis sur les femmes un grand signe de croix.

Voilà une belle journée, n'est-ce pas ma Sœur, même au fond de la Chine le missionnaire a de grandes consolations.

Huit jours après, je prenais avec le P. Fleury le chemin qui me conduisait chez les Louy, famille où je dois apprendre la langue. Que de belles choses j'aurais à vous dire sur cette famille. J'y ai trouvé ces bonnes traditions qui jadis vigeaient (être fort et vigoureux) en notre belle France. Hier soir nous comptions 22 hommes et 20 femmes (les enfants ne sont pas compris dans ce nombre) habitant sous le même toit. Il y a un chef de famille à qui tous, frères et enfants et petits enfants, obéissent comme un seul homme. Chacun a son travail et jamais de disputes. Matin, midi et soir, prières en commun, le soir chapelet.

Au signal donné tous accourent et chantent dans leur langue les louanges du bon Dieu. - Près d'eux se trouve une famille païenne qui avait une vieille morte le dimanche de Quasimodo. Cette vieille voulait mourir chrétienne mais la famille s'opposait à la réalisation de son désir, et surveillait les Louy lorsque ceux-ci venaient

voir la malade. Que font ces derniers : ils invitent à dîner la famille païenne et lorsque tous sont arrivés une Louy court chez la malade, lui enseigne les principales vérités de notre sainte religion, la baptise et revient au galop. Les païens ne se sont aperçus de rien. Avant de mourir la vieille a dit aux siens qu'elle voulait être enterrée comme les chrétiens. On n'a pas tenu compte de ses dernières volontés : tamtam, flûtes, pétards ont fait toute la nuit un vacarme infernal. Les malheureux ne savaient pas que leur vieille mère était au ciel ou en voie d'y aller.

Dans ma famille, il y a trois vierges : deux portent le nom de Thérèse ; je leur dis : maintenant j'écris à ma sœur cadette qui s'appelle comme vous. - Mais, disent-elles, le Père nous a dit qu'il était seul. Je tourne la difficulté en disant : Je ne puis m'expliquer, je ne connais pas votre langue.

Vous priez à mes intentions : comme je suis actuellement dans le district de Ho-Pao-Tchang j'ai offert vos prières au bon Dieu pour obtenir la conversion des Infidèles de ce pays. Or, ma Sœur, voici une bonne nouvelle qui nous arrive : 200 païens au moins viennent de reconnaître

notre Dieu pour leur Dieu et ils demandent à être instruits des vérités de notre Sainte Religion. Qui sait? Ce sont peut-être les prières de ma sœur qui ont attiré la grâce de Dieu sur ce district. - J'ai commencé mon ministère en portant le bon Dieu à des mourants. J'étais heureux de voyager avec Jésus au milieu des païens qui ne se doutaient pas que j'avais un trésor sur mon cœur. Comme il est bon ce Jésus de se donner à tous, même aux déshérités de la fortune. Il reste dans une maison où je respire à peine. Il se donne à des malades que par prudence je dois toucher avec précaution. Que de misères dans cette Chine ! Qu'elle est grande la miséricorde de mon Dieu !

A Dieu, ma Sœur, union de prières, union de sacrifices ; plus tard union de gloire au Ciel,

A. Roulland edm (enfant de Marie) miss. Ap. (missionnaire apostolique) Su-tchuen or. (Su-tchuen oriental)

LT254

De Thérèse Au P. Roulland 14 juillet 1897

J.M.J.T.

Carmel de Lisieux. Jésus

Mon Frère,

Vous me dites dans votre dernière lettre (qui m'a fait grand plaisir) : « Je suis un bébé qui apprend à parler. » Eh bien ! moi, depuis cinq ou six semaines, je suis aussi un bébé, car je ne vis que de lolo, mais bientôt je vais m'asseoir au banquet céleste, je vais me désaltérer des eaux de la vie éternelle ! Quand vous recevrez cette lettre sans doute j'aurai quitté la terre. Le Seigneur, dans son infinie miséricorde, m'aura ouvert son royaume et je pourrai puiser dans ses trésors pour les prodiguer aux âmes qui me sont chères. Croyez, mon Frère, que votre petite soeur tiendra ses promesses, et qu'avec bonheur son âme, délivrée du poids de l'enveloppe mortelle, volera vers les lointaines régions que vous évangélisez. Ah ! mon frère, je le sens, je vous serai bien plus utile au

Ciel que sur la terre et c'est avec bonheur que je viens vous annoncer ma prochaine entrée dans cette bienheureuse cité, sûre que vous partagerez ma joie et remercierez le Seigneur de me donner les moyens de vous aider plus efficacement dans vos oeuvres apostoliques.

Je compte bien ne pas rester inactive au Ciel, mon désir est de travailler encore pour l'Eglise et les âmes, je le demande au bon Dieu et je suis certaine qu'Il m'exaucera. Les Anges ne sont-ils pas continuellement occupés de nous sans jamais cesser de voir la Face divine, de se perdre dans l'Océan sans rivages de l'Amour ? Pourquoi Jésus ne me permettrait-Il pas de les imiter ?

Mon Frère, vous voyez que si je quitte déjà le champ de bataille, ce n'est pas avec le désir égoïste de me reposer, la pensée de la béatitude éternelle fait à peine tressaillir mon coeur, depuis longtemps la souffrance est devenue mon Ciel ici-bas et j'ai vraiment du mal à concevoir comment je pourrai m'acclimater dans un Pays où la joie règne sans aucun mélange de tristesse. Il faudra que Jésus transforme mon âme et lui donne la capacité de

jouir, autrement je ne pourrai supporter les délices éternelles.

Ce qui m'attire vers la Patrie des Cieux, c'est l'appel du Seigneur, c'est l'espoir de l'aimer enfin comme je l'ai tant désiré et la pensée que je pourrai le faire aimer d'une multitude d'âmes qui le béniront éternellement.

Mon Frère, vous n'aurez pas le temps de m'envoyer vos commissions pour le Ciel, mais je les devine et puis vous n'aurez qu'à me les dire tout bas, je vous entendrai et porterai fidèlement vos messages au Seigneur, à Notre Mère Immaculée, aux Anges, aux Saints que vous aimez. Je demanderai pour vous la palme du martyre et je serai près de vous, soutenant votre main afin qu'elle cueille sans effort cette palme glorieuse, et puis, avec allégresse, nous volerons ensemble dans la Patrie céleste, environnés de toutes les âmes qui seront votre conquête !

Au revoir, mon Frère, priez beaucoup pour votre soeur, priez pour Notre Mère, dont le coeur sensible et maternel a bien du mal à consentir à mon départ. Je compte sur vous pour la consoler.

Je suis pour l'éternité votre petite soeur Thérèse de l'Enfant Jésus de la Ste Face rel. carm. ind.

Du P. Roulland à Mère MARIE DE GONZAGUE. Ho-Pao-Tchang Le 13 Oct. 1897

R. + Ap.

ACL

Avant- veille de la fête de Ste Thérèse Ma bonne Mère

J'attendais à chaque instant des nouvelles : elles sont là : ma sœur a quitté la terre depuis longtemps déjà (le P. Roulland vient de recevoir la lettre d'adieu de Thérèse, LT 254 ci-dessus, accompagnée d'une lettre de Mère Marie de Gonzague du 19 juillet (non retrouvée). La malade est alors au plus mal. Plus loin, le missionnaire va parler de la messe offerte le 2 octobre : à cette date, Thérèse est exposée au chœur sur sa couche funèbre, l'inhumation n'ayant lieu que *le 4 octobre*, elle est allée au Ciel louer le Dieu qu'elle aimait tant sur la terre. Je ne la connaissais que depuis peu de temps : mais les quelques lettres que vous avez bien voulu lui permettre

de m'écrire, m'ont fait admirer sa belle âme. Ses lettres me faisaient du bien, elles me faisaient aimer le bon Dieu et les âmes : l'amour de Dieu était le but de ses actions, et je tâchais d'imiter son exemple. Le missionnaire a des moments pénibles : je les aurai comme les autres : ces difficultés ne me faisaient pas peur parce qu'au Carmel une (sic) ange priait pour moi; j'espérais travailler avec succès au salut des âmes, parce qu'au Carmel j'avais une coopératrice. Je faisais de beaux plans, m'appuyant toujours sur les mérites de ma Sœur.

Je ne désespère pas malgré tout : notre conversation est dans les Cieux (Cf. LT 201,1. 72, citant Ph 3, 20), me disait Sr Thérèse. Aujourd'hui ces paroles sont complètement réalisées. Ma sœur est au ciel et de là-haut j'espère elle continuera de s'entretenir ave mon Ange Gardien et de m'aider dans l'œuvre de l'apostolat.

Dans la station où j'apprends la langue, il y a quelques vierges : j'avais parlé à ces vierges de ma sœur malade : je viens de leur dire que ma sœur est morte. Et comme elles étaient étonnées de ne me voir pas triste : Ma sœur était vierge comme vous, elle aimait beaucoup le bon

Dieu, elle était heureuse de mourir pour aimer le bon Dieu au Ciel. - Ces jeunes filles ont compris.

N'est-ce pas, ma Mère, que nous avons raison de nous réjouir du bonheur, vous de votre fille, moi de ma sœur. Ou souffrir ou mourir, disait Ste Thérèse. Ma sœur a souffert par amour, est morte d'amour. Je demande au Seigneur Jésus de mourir de la même mort. - Vous ne vous affligerez pas, n'est- ce pas, ma bonne Mère : ce sera interpréter fidèlement, j'en suis certain, le désir de celle que nous venons de perdre. Vous avez dit le Fiat : le bon Dieu l'a accepté : le Seigneur aime le Don qu'on lui fait d'un cœur gai : Hilarem datorem diligit Deus (2 Co 9,7, que Thérèse cite au Ms C, 28v°).

Ma sœur veillera sur moi : de mon côté je continuerai de prier pour elle : je ne me rappelle pas avoir demandé autre chose à Dieu pour elle que de l'embraser du divin amour (c'est ce qu'avait souhaité Thérèse; cf. LT 189 et 201). Pour lui obéir encore je ne demanderai à Dieu qu'une chose : qu'il lui permette de travailler encore au salut des âmes (« Mon désir est de travailler encore (au

Ciel) pour l'Église et les âmes », écrit-elle le 14 juillet, dans la lettre qu'il a sous les yeux LT 254).

Tous les jours je prierai pour vous, ma Mère : au St Sacrifice lorsque j'arrive au mémento des vivants, je pense que ma sœur n'est plus sur la terre, alors je demande à Dieu pour vous ce que je demandais pour elle. - Le deux octobre j'offrais le St Sacrifice aux intentions de son ange gardien et du mien : je ne pensais pas qu'elle était là elle-même pour recueillir le fruit du St Sacrifice. Le jour de la fête de Ste Thérèse je prierai tout spécialement pour le Carmel de Lisieux.

Dans ma dernière lettre (du 29 avril, arrivée à Lisieux le 27 juin), j'envoyais à ma Sœur la liste des agrégés à la Confrérie du Mont Carmel. J'ai probablement fait une erreur dans la seconde partie de la liste; voici les vrais noms : de Kouy-Foù : Marie Bôu inscrite le 26 août 1896; Anne Bôu, le 2 Fév. 1897.

Monseigneur ne m'a pas encore assigné de poste; j'attends l'appel de jour en jour. Le dimanche du St Rosaire, j'ai prêché sur... l'Envie. Les chrétiens m'ont très

bien compris, mais je n'ai pas reçu les compliments, probablement parce que je ne les ai pas ménagés.

Dans le district où j'apprends la langue, il y a un gros mouvement de conversions : près de 200 païens vont adorer le même jour (l'adoration était, dans plusieurs Missions de Chine, une cérémonie solennelle qui marquait l'entrée en catéchuménat; elle comportait une renonciation aux idoles et un acte public signifiant la volonté d'embrasser la religion catholique). Le Missionnaire qui visite le district a confiance en l'avenir. Deo Gratias! La Gloire de Dieu y gagne. La Bonne Mère est invoquée dans un bourg où l'an dernier le jour de la Ste Thérèse il n'y avait pas un seul chrétien.

Ma bonne Mère, je vous quitte : si vous répondez à ma lettre vous me direz j'espère : « le bon Dieu doit bien m'aimer, parce que j'ai fait le sacrifice d'un cœur gai. »

Au Revoir près de Jésus Eucharistie, et recevez mes sentiments de profond respect et de sincère reconnaissance

A. Roulland edm (enfant de Marie) miss. Ap. (missionnaire apostolique) Su-tchuen or. (Su-tchuen oriental)

ACL

De Mère Marie de Gonzague au P. Roulland. 11 Novembre 1897

Mon Cher Père et Enfant,

Depuis six semaines je veux vous écrire et notre plume tombe! Je ne puis vous dire l'effet que votre chère lettre à notre ange envolé (du 13 septembre 1897) a produit sur mon âme ! Ce cher trésor nous a quittées le 30 Septembre dans un élan d'amour, après trois mois de grandes souffrances et plusieurs jours d'une douloureuse agonie... C'est du haut du Ciel qu'elle vous suit et vous obtient bien des grâces. Elle ne vous quittait pas sur la terre, ses sacrifices, ses œuvres, ses souffrances... elle oubliait tout pour les âmes que vous évangélisez, comme maintenant elle intercède pour elles et pour son frère. Il semble par vos lignes que vous avez un peu l'intuition de son départ pour la Patrie; la fin de vos pages : au revoir, au Ciel, m'en dit si long! n'irez-vous pas bientôt la

retrouver, cher enfant? Le climat semble vous avoir fatigué et il me semble lire entre les lignes : « je vais bien, et pourtant je ne puis résister à une grande fatigue... Monseigneur va me rappeler près de lui ». (le P. Roulland sera nommé en 1898 professeur au séminaire de Cha-pin-pa, et rappelé en France en 1909 comme directeur au séminaire de la rue du Bac. Nominations qu'il *redoutait en 1896*.... Comme je vois déjà avec bonheur que vous avez déjà une belle couronne d'âmes qui verront Dieu et jouiront du bonheur éternel! Que votre mission est belle, cher et pieux enfant! mon ange au Ciel se réjouit fort de votre travail. Priez un peu pour nous, le vide que son absence nous fait est immense, vous savez les espérances que nous fondions sur cette âme... le Ciel nous l'a jalousée et la terre n'était pas digne de la posséder plus longtemps; son désir du Ciel a été exaucé... Trois mois sans se lever! la chère victime était devenue un squelette (Cf. CJ 20.9.2.), surtout depuis le mois de Juin où les crachements de sang furent abondants. Son sourire conservé jusqu'au dernier moment était ravissant, jamais une plainte, et me disant le dernier jour : « Ma Mère, la coupe est pleine ah! je n'en peux plus!... » - Mais si Jésus

veut qu'elle déborde? - « Je le veux aussi... Je le veux aussi », me répondit-elle... et elle a souffert un vrai martyre avec le bonheur sur les traits; notre pieux et dévoué docteur n'en revenait pas.

Enfin, cher fils, elle vous attend, mais elle va vous obtenir des grâces de force pour gagner le port et avoir une bonne moisson à présenter au Sauveur. Sa vie n'était qu'amour et sacrifice, vous le verrez dans un recueil que nous allons faire de plusieurs pages qu'elle nous a laissées, écrites par obéissance, pour nous seules, mais si Monseigneur le permet, nous en ferons une petite biographie à la place d'une circulaire ordinaire (usage de l'ordre) en retranchant, bien entendu, certains détails intimes pour sa vieille mère.

Que Jésus, mon cher fils, conduise vos pas et vos œuvres et que son amour vous embrase de plus en plus, mais vive avec vous.

Union de notre Séraphin, qui est à vous plus encore au Ciel que sur la terre.
Votre vieille mère Marie de Gonzague

Père ADOLPHE ROULLAND

marc m. Dan archive.org d’après archives-carmel-lisieux.fr

Son premier frère missionnaire, soeur Thérèse l’avait reçu le 15 octobre 1895, en la fête de sainte Thérèse d'Avila. C'était Maurice Barthélemy Bellière (1874-1907) futur Père Blanc. Mais elle devait en avoir un second, Adolphe-Jean-Louis-Eugène Roulland, qui devint le neuvième témoin du Procès ordinaire informatif.

Le P. Roulland naquit à Cahagnolles (Calvados) le 13 octobre 1870. Entré aux Missions étrangères de Paris et se préparant au sacerdoce, il sentit le besoin du secours des prières d'une moniale cloîtrée pour son futur apostolat. C'est par l’intermédiaire du P. Norbert, des Prémontrés de Mondaye, qu'il prit contact dans ce but avec le Carmel de Lisieux. Mère Marie de Gonzague n'hésita pas alors à choisir soeur Thérèse de l'Enfant-Jésus. « C'est la meilleure entre les bonnes », confia-t-elle au père Roulland avant son ordination sacerdotale

(28 juin 1896). Celui-ci rencontra soeur Thérèse le 3 juillet à l'occasion de l'une de ses premières messes célébrée au Carmel. Sur la correspondance qu'ils échangèrent dans la suite, la discrétion fut gardée à l'égard de la communauté. Les nouvelles que l'on en communiquait, venaient, disait-on, du « Missionnaire de notre mère. » Mère Marie de Gonzague témoigna d'une grande largeur de vue. Au cours des derniers mois de sa vie, Thérèse écrivit bien sept fois au P. Roulland. De ce courrier, un billet a été perdu car, remis en signe de bénédiction à une petite enfant chinoise durant sa maladie, il ne lui fut pas retiré lors de sa sépulture. La prieure fit parvenir au père une photographie de Thérèse au dos de laquelle celle-ci avait marqué les grandes dates de sa vie et le missionnaire envoya son portrait que mère Marie de Gonzague autorisa Thérèse à garder en cellule, portrait accompagné d'une feuille sur laquelle le père avait écrit, lui aussi, pour sa « soeur », la liste des événements les plus marquants de son existence. Thérèse qui portait son Evangile sur son coeur y avait glissé l'image souvenir de l'ordination sacerdotale de son « frère », sur laquelle il avait écrit : « Ici-bas, travaillons

ensemble, au ciel nous partagerons la récompense » ; de même le P. Roulland portait avec lui une image peinte par soeur Thérèse, qui représentait un Coeur laissant tomber des gouttes de sang sur Sut-Chuen, mission du père en Chine, avec cette invocation de la main de la sainte : « O Sang divin de Jésus, arrosez notre mission. Faites germer les élus » (20 août 1896). Chaque jour le père nomme Thérèse à la messe et récite la prière qu'elle lui avait demandé de faire : « Mon Dieu, embrasez ma soeur de votre amour », prière qui, sur la demande de la sainte, devint celle-ci après sa mort : « Mon Dieu, permettez à ma soeur de vous faire encore aimer » (cf. f. 532r).

Dans une lettre que le P. Roulland lui envoya de Shanghai entre le 24 et le 26 août 1896, soeur Thérèse fut frappée de lire ceci parmi les événements les plus importants de la vie de son frère spirituel : « Vocation sauvée par N.-D. de la Délivrande : 8 septembre 1890. » C'était justement le jour de sa profession au Carmel, alors que « disant au monde un éternel adieu, son unique but était de sauver les âmes, surtout les âmes d'apôtres. A

Jésus, son divin Epoux, elle demanda particulièrement une âme apostolique ; ne pouvant être prêtre, elle voulait qu'à sa place un prêtre reçut les grâces du Seigneur, qu’il ait les mêmes aspirations, les mêmes désirs qu'elle », comme elle l'écrivait au père le 1er novembre 1896 - LT 201 - (Lettre 178, p. 348). Rappelons que la poésie-prière « A Notre-Dame des Victoires, Reine des Vierges, des Apôtres et des Martyrs » avait été écrite le 16 juillet 1896, à l'intention du père Roulland.

En 1909, après quelques années de vie missionnaire en Chine, le père fut rappelé à Paris comme directeur au séminaire de la rue du Bac, remplissant aussi en 1913 les fonctions d'économe. Sans se mettre pour autant personnellement en avant, il fut un apôtre toujours plus convaincu de Thérèse de Lisieux et de son acte d'offrande à l'amour miséricordieux. En 1922, après un an passé à Rome, il fut chargé du noviciat des frères à Dormans (Marne), où il mourut le 12 juin 1934 (V.T. 3-1953).

Il déposa le 19 janvier 1911, au cours de la XLIXème session, f. 528r-540r de notre Copie publique.



PHOTO N° 29 DE THÉRÈSE

Thérèse tient en sa main gauche un parchemin sur lequel elle avait écrit cette parole de Thérèse d'Avila: J*e donnerais mille vies pour sauver une âme.*
Date: après le 3 juillet 1896, à cause du livre que Thérèse tient en main droite (La mission du Su-Tchuen, reçu du P. Roulland au parloir)

PROCÈS DE L'ORDINAIRE
Témoin 9 - Adolphe Roulland, M.E.P.

[Session 49 - 19 janvier 1911, à 2h. de l'après-midi]

[528r/v] [Le témoin répond correctement à la première demande].

[Réponse à la seconde demande] :

Je m'appelle Adolphe-Jean-Louis-Eugène Roulland, né à Cahagnolles, diocèse de Bayeux, le 13 octobre 1870, de Eugène Roulland et de Marie Ledresseur. Je suis prêtre, membre de la Société des Missions Etrangères de Paris ; j'ai été missionnaire au Su-tchuen de l'année 1896 à l'année 1909. Depuis juin 1909 je réside à notre maison de Paris, rue du Bac, 128, où j'exerce les fonctions de procureur de la Société des Missions Etrangères.

[Le témoin répond correctement de la troisième à la sixième demande inclusivement].

[Réponse à la septième demande] :

Je fais ma déposition mû par le seul sentiment de la gloire de Dieu et l'amour de la vérité.

[Réponse à la huitième demande] :

[529r] Voici dans quelles circonstances je connus la Servante de Dieu. En 1896, au moment de recevoir l'ordination sacerdotale et de partir en mission, j'eus la pensée de solliciter les prières spéciales d'une religieuse carmélite qui fût ainsi spirituellement associée à mon apostolat. Je m'adressai pour cela à la révérende mère prieure du Carmel de Lisieux, qui désigna à cet effet soeur Thérèse de l’Enfant Jésus. Je ne la connaissais pas auparavant. Avant de partir aux missions, je vins à Lisieux en juillet 1896. Je célébrai la sainte messe au Carmel et j'eus, pendant une demi-journée, plusieurs entretiens avec la Servante de Dieu. Nous entretînmes dès lors une correspondance de lettres qui se poursuivit jusqu'à la mort de la Servante de Dieu, c'est-à-dire

pendant un an. Je reçus d'elle dans cet intervalle une huitaine de lettres. J'ai utilisé aussi pour ma déposition ce que j'ai entendu de la part de divers missionnaires de notre Société. Je ne me suis pas servi pour préparer mon témoignage de son « Histoire écrite par elle-même » ; j'utilise exclusivement mes informations personnelles.

[Réponse à la neuvième demande] :

[529v] Je désire sans doute le succès de cette Cause, parce que la connaissance que j'ai acquise des dispositions de la Servante de Dieu m'a inspiré pour elle une profonde dévotion, et parce que cette béatification lui permettra de mieux réaliser ce qu'elle s'est proposé de faire, à savoir de faire du bien et sauver des âmes.

[Réponse de la dixième à la dix-neuvième demande] :

Je ne sais rien de particulier sur le « curriculum vitae » de la Servante de Dieu.

[Réponse à la vingtième et à la vingt-et-unième demande] :

J'ai eu le bonheur de connaître soeur Thérèse de l'Enfant Jésus par nos relations épistolaires du 23 juin 1896 à sa mort, et j'estime qu'il se dégage de ses lettres un tel parfum de vertu que, pour témoigner en sa faveur, je ne puis mieux faire que de les citer :

Défiance de soi - Confiance en Dieu.
Dans sa lettre du 23 juin 1896, elle m'écrivait : « Je suis assurée que mon céleste Epoux suppléera à mes faibles mérites (sur lesquels je ne m'appuie aucunement) et qu'il exaucera les désirs de mon âme en fécondant votre apostolat » - LT 189 - « Que vous seriez à plaindre - m'écrit-elle [530r] le 1er novembre 1896 - si Jésus ne soutenait les bras de votre Moïse ! » - LT 201 - Et à la date du 9 mai 1897 : « Je sais qu'il faut être bien pur pour paraître devant le Dieu de toute sainteté ; mais je sais aussi que le Seigneur est infiniment juste, et c'est cette justice qui effraie tant d'âmes, qui fait le sujet de ma joie et de ma confiance. Etre juste, ce n'est pas seulement

exercer sa sévérité pour punir les coupables-. c'est encore reconnaître les intentions droites et récompenser la vertu. J'espère autant de la justice du bon Dieu que de sa miséricorde : c'est parce qu'il est juste qu'il est compatissant et rempli de douceur, lent à punir et abondant de miséricorde, car il connaît notre fragilité ; il se souvient que nous ne sommes que poussière, fragilité ; comme un père a de la tendresse pour ses enfants, ainsi le Seigneur a compassion de nous - Ps. 102e 8. 14. 13 - Voilà ce que je pense de la justice du bon Dieu ; ma voie est toute de confiance et d'amour ; je ne comprends pas les âmes qui ont peur d'un si tendre ami. » - LT 226 -

Fidélité à la voix de Dieu. - Elle est de ces âmes fortes à qui rien ne coûte pour obéir à la voix de Dieu ; voici, du reste, comment elle me raconte son entrée au Carmel. Le Seigneur avait daigné lui demander son coeur dès le berceau [530v], si je puis m'exprimer de la sorte - LT 201 du 1er novembre 1896 : - « La nuit de Noël 1886, nuit de ma conversion - dit-elle -, Jésus daigna me faire sortir des langes et des imperfections de l'enfance. Il me transforma de telle sorte que je ne [me] reconnaissais

plus moi-même. Sans ce changement, j'aurais dû rester encore bien des années dans le monde. Sainte Thérèse disait à ses filles : je veux que vous ne soyez femmes en rien, mais qu'en tout vous égaliez des hommes forts’. Sainte Thérèse (d’Avila) - Chemin de la Perfection chapitre 8 - n'aurait pas voulu me reconnaître pour son enfant, si le Seigneur ne m'avait revêtue de sa force divine, s'il ne m'avait lui-même armée pour la guerre. Je compatis sincèrement à sa peine (jeune fille dont je lui avais parlé) sachant par expérience combien il est amer de ne pouvoir répondre immédiatement à l'appel de Dieu. Je lui souhaite de n'être pas obligée comme moi d'aller jusqu'à Rome. Jésus a dit que le royaume des cieux souffre violence et que les violents seuls le ravissent. Il en a été de même pour moi du royaume du Carmel. Avant d'être la prisonnière de Jésus il m'a fallu voyager bien loin pour ravir la prison que je préférais à tous les palais de la terre. » Me parlant du père supérieur qui refusait de la recevoir, elle m'écrit : « Sa conduite [531r] était prudente, et je ne doute pas qu'en m'éprouvant il n'accomplît la volonté du bon Dieu, qui voulait me faire

conquérir la forteresse du Carmel à la pointe de l'épée » - LT 201 -

Repos en la volonté de Dieu.

Cet acquiescement à la volonté de Dieu est si grand chez elle que c'est là que se trouve pour elle le seul repos, la seule voie de perfection : « Que la volonté de Dieu soit faite ! - m'écrit-elle le Ier novembre 1896 - : c'est là seulement que se trouve le repos ; en dehors de cette aimable volonté, nous ne ferions rien ni pour Jésus, ni pour les âmes » - LT 201 - Et le 19 mars 1897 : « Je ne m'inquiète pas de l'avenir ; je suis sûre que le bon Dieu fera sa volonté, c'est la seule grâce que je désire » - LT 221 - Enfin le 9 mai 1897 : « Parfois, lorsque je lis certains traités spirituels où la perfection est montrée à travers mille entraves, environnée d'une foule d'illusions, mon pauvre petit esprit se fatigue bien vite. Je ferme le savant livre qui me casse la tête et me dessèche le coeur et je prends l'Ecriture Sainte. Alors tout me semble lumineux : une seule parole découvre à mon âme des horizons infinis ; la perfection me semble facile, je vois

qu'il suffit de reconnaître son néant et de s'abandonner comme un enfant dans les bras du bon Dieu » - LT 226 -

Amour de Dieu et des âmes. - Dieu et les âmes ! ce sont les grandes affections de soeur Thérèse de [531v] l'Enfant Jésus. Me parlant d'une faveur reçue par elle, elle ajoute : « Combien Jésus se plaît à combler les désirs des âmes qui n'aiment que lui seul ! » - LT 189 - L'amour des âmes surtout revient constamment sous sa plume, cet amour qui lui rendit si agréable son union apostolique : « Je serai vraiment heureuse - m'écrit-elle le 23 juin 1896 - de travailler avec vous au salut des âmes, c'est dans ce but que je me suis faite carmélite ; ne pouvant être missionnaire d'action, j'ai voulu l'être par l'amour et la pénitence. A votre première messe - continue-t-elle -, demandez pour moi à Jésus de m'embraser du feu de son amour, afin que je puisse ensuite aider à l'allumer dans les coeurs » - LT 189 - Et elle-même, avant mon départ pour les missions, me déterminait cette demande à faire pour elle chaque matin au saint Sacrifice : « Mon Dieu, permettez à soeur Thérèse de vous faire aimer des âmes » - LT 189 et 221 - Dans sa lettre du 1er novembre 1896

elle revient encore sur ce but de son entrée au Carmel : « Le 8 septembre 1890, une petite carmélite devenait l'épouse du Roi des cieux, disant au monde un éternel adieu ; son unique but était de sauver les âmes, surtout les âmes d'apôtres » - LT 201 - A la date du 19 mars 1897 elle m'écrivait : « J'espère bien que, si je quittais l'exil [532r], vous n'oublierez pas votre promesse de prier pour moi. Je ne désire pas que vous demandiez au bon Dieu de me délivrer des flammes du purgatoire. Sainte Thérèse disait à ses filles lorsqu'elles voulaient prier pour elle : 'Que m'importe à moi de rester jusqu'à la fin du monde en purgatoire, si par mes prières je sauve une seule âme' - Ch. de perf. Ch3 (Thérèse d'Avila Ibid.) - Cette parole trouve écho dans mon coeur ; je voudrais sauver des âmes et m'oublier pour elles. Je voudrais en sauver même après ma mort ; aussi, je serais heureuse que vous disiez alors, au lieu de ma petite prière que vous faites et qui sera pour toujours réalisée : Mon Dieu, permettez à ma soeur de vous faire encore aimer ». Et le 14 juillet 1897 : « Je vous serai bien plus utile au ciel que sur la terre... Vous remercierez le Seigneur de me donner les moyens de vous aider plus efficacement dans vos oeuvres

apostoliques. Je compte bien ne pas rester inactive au ciel ; mon désir est de travailler encore pour l'Eglise et les âmes ; je le demande au bon Dieu et je suis certaine qu'il m'exaucera. Les anges ne sont-ils pas continuellement occupés de nous, sans jamais cesser de voir la Face divine, de se perdre dans l'océan sans rivages de l’amour ? Pourquoi Jésus ne me permettrait-il pas de les imiter ? » - LT 254 - Dans cette même lettre, écrite peu [532v] de temps avant sa mort, apparaît combien pur et grand est chez elle cet amour de Dieu et des âmes : « Ce qui m'attire vers la Patrie des cieux - dit-elle - c'est l'appel du Seigneur, c'est l'espoir de l'aimer enfin comme je l'ai tant désiré et la pensée que je pourrai le faire aimer d'une multitude d'âmes qui le béniront éternellement » - LT 254.

Amour de la souffrance. - « Sur cette terre où tout change - m'écrit-elle le 9 mai 1897 -, une seule chose reste stable : c'est la conduite du Roi des cieux à l'égard de ses amis ; depuis qu'il a levé l'étendard de la croix, c'est à son ombre que tous doivent combattre et remporter la victoire » - LT 226 - A cette conduite du Roi des cieux

soeur Thérèse ne demandait qu'à se soumettre ; ses lettres sont encore le témoignage de son amour des souffrances et des épreuves, en même temps que de sa paix au milieu des tribulations. J'ai déjà cité cette application sublime (lettre du 19 mars 1897) qu'elle se fait de la parole de sainte Thérèse, choisissant de rester en purgatoire jusqu'à la fin du monde pour sauver une seule âme. Voici d'autres passages où se révèle le même amour de la croix : « Je voudrais même - m'écrit-elle le 30 juillet 1896 - que mon frère ait toujours les consolations et moi les épreuves ; c'est peut-être égoïste, [533r] mais non, puisque ma seule arme est l'amour et la souffrance » - LT 193 - Et le 19 mars 1897 : « Je serais bien heureuse de travailler et de souffrir longtemps pour Jésus, aussi je lui demande de se contenter en moi, c'est-à-dire, de ne faire aucune attention à mes désirs, soit de l'aimer en souffrant, soit d'aller jouir de lui au ciel » - LT 221 - Puis, le 14 juillet 1897 : « Vous voyez que si je quitte déjà le champ de bataille, ce n'est pas avec le désir égoïste de me reposer : la pensée de la béatitude éternelle fait à peine tressaillir mon coeur ; depuis longtemps la souffrance est devenue mon ciel ici-bas et j'ai vraiment du mal à concevoir

comment je pourrai m'acclimater dans un pays où la joie règne sans aucun mélange de tristesse. Il faudra que Jésus transforme mon âme et lui donne la capacité de jouir » - LT 254.

Confiance illimitée en Dieu, défiance profonde de soi-même, conformité et abandon total à la volonté divine, amour de Dieu et du salut des âmes, et pour atteindre ce but, acceptation de la souffrance perpétuelle : ne sont-ce point là les traits d'une vertu héroïque et ai-je besoin de dire que la simplicité, l'humilité avec laquelle elle écrit, est pour moi, bien que je n'aie point vécu près d'elle, la garantie qu'elle était vraiment imprégnée de ces sentiments élevés et qu'elle les suivait dans toute sa conduite ?

[533v] [Réponse à la vingt-deuxième demande] :

Je ne sais rien sur ce point.

[Réponse à la vingt-troisième demande] :

Lorsque la révérende Marie de Gonzague, prieure du Carmel de Lisieux, me désigna soeur Thérèse pour être associée spirituellement à mon apostolat, elle me dit : « C'est la meilleure entre mes bonnes. » Ayant toujours été au loin en mission, je n'ai pas eu l'occasion de connaître mieux ce qu'on pensait d'elle pendant sa vie.

[Réponse de la vingt-quatrième à la vingt-sixième demande] :

Je ne sais rien de spécial sur ces points.

[Réponse à la vingt-septième demande] :

Dans le temps même que j'étais en mission, et peu de temps après la mort de la Servante de Dieu, je constatais qu'elle était invoquée par plusieurs de mes confrères, comme une puissante auxiliatrice de leurs travaux. Depuis, ayant eu à voyager, soit dans ma mission [534r], soit en d'autres pays que j'ai traversés pour revenir en France, j'ai eu le bonheur de voir en beaucoup d'endroits soeur Thérèse connue, aimée et invoquée. Les

missionnaires se mettent sous sa protection. Monsieur Deronin, ayant à fonder à Chung-King (Sutchuen) une communauté de vierges chinoises, s'est mis lui et son oeuvre sous la protection de soeur Thérèse, et sa communauté fait de grands progrès. Monsieur Arlas, missionnaire à Chentu (Chine), se rappelle avec joie son pèlerinage au tombeau de soeur Thérèse, sur lequel, m'écrit-il, il a placé quelques vers faits par lui, vers dans lesquels il dit son admiration pour les vertus de soeur Thérèse, et lui demande sa protection. Messieurs Holhann et Guénan, de Hongkong, ont les mêmes sentiments. Monsieur Ferlay, de Siam, m'a parlé de vive voix du bien que lui a fait soeur Thérèse de l’Enfant Jésus. Monsieur Vial, de Yunnan, m'envoyant une lettre à faire parvenir au Carmel de Lisieux, me dit :
« Maintenant sa pensée ne me quitte plus, et je veux absolument aimer Jésus comme elle. » Soeur Thérèse, dit-il, l'a sauvé, il lui demande [de] le transformer.
Monsieur Nassoy, missionnaire aux Indes, m'écrit :
« Personnellement, j'ai pour soeur Thérèse de l’Enfant Jésus une dévotion profonde, car par elle Dieu m'a fait de grandes grâces. J'ai mis tout en oeuvre pour la faire

connaître dans l'Inde et je n'ai qu'un désir, c'est de [534v] travailler dans la mesure du possible à sa glorification. » Il me promet d'autres renseignements qui ne me sont pas encore arrivés. J'ajoute que nos jeunes missionnaires partants connaissent la vie de soeur Thérèse, qu'ils l'aiment et l'invoquent ; et plusieurs viennent à son tombeau avant de partir en mission, pour lui recommander leur ministère. La distance qui sépare la France de nos missions est grande et nos confrères sont tardivement au courant de ce Procès, c'est ce qui explique pourquoi je n'ai que peu de témoignages. Mais ce peu suffit à prouver que soeur Thérèse atteint son but : sauver et sanctifier des âmes d'apôtres. Son influence bienfaisante ne rayonne pas seulement en Normandie et en France (ce dont je reçois souvent des témoignages à Paris), mais elle s'étend dans les pays les plus lointains. En France, j'ai eu l'occasion de recevoir plusieurs confidences qui m'ont démontré que l'invocation de soeur Thérèse est particulièrement efficace pour développer dans les communautés une très grande ferveur. J'estime que ce renom de sainteté est indépendant de la grande diffusion donnée en ces derniers temps aux diverses

publications (brochures, images, etc.) concernant soeur Thérèse.

[535r] [Réponse à la vingt-huitième demande] :

J'ai entendu formuler quelques remarques sur l'opportunité des très nombreuses publications relatives à soeur Thérèse, mais je n'ai jamais entendu aucune critique qui intéresse la réputation de sainteté de la Servante de Dieu.

[Réponse à la vingt-neuvième demande] :

Les faveurs que j'ai obtenues par l'intercession de la Servante de Dieu me sont une nouvelle preuve qu'elle pratiquait les vertus à un haut degré, et que le Seigneur, qui aimait à l'éprouver, la récompensait largement, même dès cette vie, en lui accordant ses demandes. Sans vouloir insister sur les faveurs d'ordre spirituel que je suis persuadé d'avoir obtenues par son intercession, je me plais à reconnaître que je lui suis bien un peu redevable de ma vocation de missionnaire : « Le 8 septembre 1890

- m’écrit-elle en 1896 le 1er novembre - votre vocation de missionnaire était sauvée par Marie la Reine des apôtres et des martyrs : en ce même jour, une petite carmélite devenait l'épouse du Roi des cieux. Son unique but était de sauver [535v] les âmes, surtout les âmes d'apôtres. A Jésus, son Epoux divin, elle demanda particulièrement une âme apostolique ; ne pouvant être prêtre, elle voulait qu'à sa place un prêtre reçût les grâces du Seigneur, qu'il eût les mêmes aspirations, les mêmes désirs qu'elle. Vous connaissez l'indigne carmélite qui fit cette prière. Ne pensez-vous pas comme moi que notre union, confirmée le jour de votre ordination sacerdotale, commença le 8 septembre ? Je croyais ne rencontrer qu'au ciel l'apôtre que j'avais demandé à Jésus ; ce bien aimé Sauveur, levant un peu le voile mystérieux qui cache les secrets de l'éternité, a daigné me donner dès l'exil la consolation de connaître le frère de mon âme, de travailler avec lui au salut des pauvres infidèles » - LT 201 - Voici une faveur temporelle que je lui attribue également. En mission, pendant une persécution, près de 200 femmes et vierges s'étaient réfugiées chez moi. Or les bandits, profitant de mon absence, se préparaient à

fondre sur ma résidence. Au moment de se mettre en marche, ils font une dernière supplication à leurs dieux, en faisant exploser des pétards en leur honneur. Une de ces pièces met le feu à leurs poudres : la détonation fait sauter la bonzerie, tue ou brûle bon nombre de [536r] bandits ; le reste des valides s'échappe de tous côtés. L'alarme est donnée ; mes chrétiennes sont sauvées avant d'avoir connu le danger. Je n'ai pas douté un instant de la protection de soeur Thérèse qui m'avait promis de veiller sur moi et sur mes chrétiens, et à qui je recommandais chaque jour les affaires de ma mission. Ces faits se passaient vers 1904.

[Réponse à la trentième demande] :

Je ne crois pas avoir rien oublié.

[Au sujet des Articles, le témoin dit ne savoir que ce qu'il a déjà déposé en répondant aux demandes précédentes.

[Session 50 : - 20 janvier 1911, à 9h. [540r]

[Est ainsi terminé l'interrogatoire de ce témoin. Lecture des Actes est donnée. Le témoin n'y apporte aucune modification et signe comme suit] :

Ita pro veritate deposui, ratum habeo et confirmo.

Signatum : AD. ROULLAND
Les témoins du PO

PROCÈS APOSTOLIQUE
Témoin 25 - Adolphe Roulland M.E.P.
archives-carmel-lisieux.fr

Le dernier témoin qui déposa au Procès Apostolique de Bayeux−Lisieux est le célèbre et sympathique « frère spirituel » de Thérèse, Adolphe−Jean Roulland, des Missions Etrangères de Paris.

L'Histoire d'une âme a fait connaître les relations spirituelles de Thérèse avec ce jeune missionnaire, son second frère, à qui sont également adressées six lettres de l'Epistolaire. La nouvelle édition « du centenaire » de la « Correspondance Générale » a récemment porté à la connaissance du public les lettres du P. Roulland à mère Marie de Gonzague et à Thérèse, dans lesquelles se révèle son âme ardente et souriante. Né à Cahagnolles (Calvados) le 13 octobre 1870, il entra très jeune aux Missions Etrangères de Paris et fut ordonné prêtre le 28 juin 1896. Peu auparavant mère Marie de Gonzague lui avait donné comme soeur, Thérèse, « la meilleure entre

les bonnes » du Carmel de Lisieux. Le 3 juillet suivant le P. Roulland célébrait une de ses premières messes au Carmel et s'y entretint avec Thérèse. Après quelques années en Chine (1896−1909), il rentra en France pour y travailler au service de son Institut. Il mourut à Dormans (Marne) le 12 juin 1934.

Son témoignage répète des données et des faits déjà déposés au Procès de 1912. Il se réfère avant tout à sa correspondance avec Thérèse, et ajoute quelques brèves informations sur la diffusion en Orient de la dévotion envers la sainte carmélite parmi ses confrères des Missions Etrangères et les Trappistines.

Le témoin a déposé dans la sacristie de la cathédrale de Bayeux le 14 avril 1917, au cours de la session 71, et son témoignage se trouve aux pages 1384−1391 de notre Copie publique.

[Session 71 : − 12 avril 1917, à 9h.]

[1384] [Le témoin répond correctement à la première demande].

[Réponse à la deuxième demande] :

Je m'appelle Adolphe−Jean Roulland, né à Cahagnolles, le 13 octobre 1870, de Eugène Roulland, maréchal ferrant, et de Marie Ledresseur. Je suis prêtre de la Société des Missions Etrangères de Paris et actuellement directeur au Séminaire des Missions Etrangères à Paris.

[Le témoin répond correctement de la troisième à la cinquième demande].

[Réponse à la sixième demande] :

Je n'ai d'autre souci que de dire la vérité.

[Réponse à la septième demande] :

Je n'ai pas connu la Servante de Dieu ni sa famille avant 1896. A cette époque, je venais de recevoir le sacerdoce,

et j'allais partir en mission. Le révérend père Norbert, prémontré de Mondaye, diocèse de Bayeux, mon compatriote, intervint sur ma demande au Carmel de Lisieux, pour obtenir de la prieure qu'une religieuse du monastère fût désignée pour prier spécialement pour moi et ma mission. Soeur Thérèse, que je ne connaissais pas jusque−là, fut désignée. J'allai dire ma messe au Carmel au commencement de juillet. Ce jour−]à, j'entretins soeur Thérèse de l'Enfant Jésus, au parloir, avant et après ma messe. Parti en mission, au Sut−Chuen, je restai en relation épistolaire avec la Servante de Dieu pendant [1385] cette dernière année de sa vie. Je reçus d'elle environ six lettres.

[Réponse à la huitième demande] :

Oui, j'ai une grande dévotion à la Servante de Dieu et je désire sa béatification, 1° parce que je crois qu'elle a eu les vertus d'une sainte, 2° parce que je crois que sa béatification sera utile à la gloire de Dieu et au salut de beaucoup d'âmes.

[Réponse de la neuvième à la treizième demande inclusivement] :

Etant donné ce que je viens de dire sur les circonstances de mes relations avec la Servante de Dieu, il est évident que je ne sais rien personnellement sur les détails de ces questions.

[Réponse de la quatorzième à la quarante−sixième demande inclusivement] :

Ne connaissant la Servante de Dieu que par deux entretiens au parloir et l'échange d'une demi−douzaine de lettres, je ne pourrai rien dire de précis sur le détail de chaque vertu ; mais je puis dire, en répondant à votre question, ce que j'ai observé à l'occasion de ces quelques relations.

La correspondance de soeur Thérèse (que j'ai versée au Procès des écrits), est toujours très édifiante, même dans les passages qui montrent sa gaieté. Elle révèle chez elle

un amour tout confiant en Dieu. Je suis porté à croire que sa « voie d'enfance spirituelle » se ramène à un abandon complet à la volonté de Dieu [1386] qu'elle aime pour Lui−même. Cet amour de Dieu est le mobile qui lui fait accepter de s'unir aux oeuvres d'un missionnaire. Elle veut que cette union ne soit connue que de Dieu seul. Comme je lui avais promis de prier aussi pour elle, elle me donne dans une lettre la formule que je dois employer pour cela : « Demandez−lui de m'embraser du feu de son amour, afin de le faire aimer des âmes » LT 189. Et peu de temps avant sa mort elle m'écrit : « Je ne désire pas que vous demandiez au bon Dieu de me délivrer du purgatoire ; mais faites à Dieu cette prière : « Permettez à ma soeur de vous faire encore aimer (après sa mort) » LT 221

La volonté de Dieu est tout pour elle. Elle me dit : « En dehors de cette aimable volonté, nous ne pourrions rien ni pour Jésus, ni pour les âmes » LT 201

Elle m'avait parlé dans une lettre de « sa conversion. » Je lui demandai l'explication de cette parole, et elle m'avoua

que « sa conversion » signifiait une action intense de Dieu sur son intelligence et sur son coeur LT 201.

Elle envisage la justice de Dieu d'un point de vue qui en fait un argument de plus pour exciter sa confiance. « C'est parce qu'il est juste—dit−elle — qu'il est compatissant. Il connaît notre fragilité, et se souvient que nous ne sommes que poussière... Je ne comprends pas les âmes qui ont peur d'un si tendre ami... Lorsque je lis certains traités spirituels, où la perfection est montrée à travers mille entraves, mon pauvre petit esprit se fatigue bien vite ; je ferme le savant livre qui me casse la tête et me dessèche le coeur. Je prends l'Ecriture Sainte, et alors la perfection me semble facile. Je vois qu'il suffit de reconnaître [1387] son néant et de s'abandonner comme un enfant dans les bras du bon Dieu » LT 226.

[Réponse aux demandes quarante−septième et quarante−huitième] :

Oui, je suis convaincu que soeur Thérèse a pratiqué les vertus comme font les saints. Je vois dans sa vie une

unité de direction assumée par la prééminence de l'abandon parfait par amour pur. Cette idée, elle l'a, pour ainsi dire, dès le berceau ; puis elle se développe, se purifie, tantôt par une intervention spéciale de la Providence, comme en ce qu'elle appelle « sa conversion », tantôt insensiblement par l'exercice même des vertus religieuses. Je vois dans ses lettres que vraiment elle ne voyait que Dieu et ne voulait que Dieu, par amour pur et absolument désintéressé.

Tout à fait à la fin de sa vie elle m'écrit : « Je ne m'inquiète pas de l'avenir ; je suis sûre que le bon Dieu fera sa volonté : c'est la seule grâce que je désire. Je lui demande de se contenter en moi, c’est à−dire, de ne faire aucune attention à mes désirs, soit de l'aimer en souffrant, soit d'aller jouir de lui au ciel... C'est avec bonheur que je vous annonce ma prochaine entrée dans la bienheureuse cité. Ce qui m'attire dans la patrie des cieux, c'est l'espoir d'aimer enfin Dieu comme je l'ai tant désiré, et la pensée que je pourrai le faire aimer d'une multitude d'âmes qui le loueront éternellement. » LT 221 et LT 254

Sa prière (qu'elle me fait connaître dans ses lettres) indique que c'est pour accomplir parfaitement la volonté de Dieu qu'elle veut arriver « au degré de gloire » que Dieu lui a préparé : « Que je devienne martyre [1388] de votre amour, ô mon Dieu ! » Prière 6

C'est précisément parce qu'elle ne perd jamais de vue cet amour pur que sa vertu me semble héroïque. Beaucoup de prêtres et de religieux donnent à l'amour des souffrances la palme sur tout le reste : c'est une manière d'entendre la perfection. L'abandon et la confiance parfaite qui acceptent indifféremment « la mort ou la vie » en est une autre. Monseigneur Gay appelle cette voie « le ciel des cieux » et c'est, à son avis, le plus haut degré de la sainteté.

[Réponse aux demandes quarante−neuvième et cinquantième] :

Je ne sais pas.

[Réponse à la cinquante-et-unième demande] :

On connaît ses écrits qui ont été publiés. Personnellement, j'ai reçu d'elle, comme je l'ai dit, un certain nombre de lettres, et c'est surtout par ces lettres que je la connais et que je la juge. Mais je n'ai pas la moindre hésitation à reconnaître dans ces lettres l'expression absolument vraie et certaine de l'état de son âme : la simplicité et le naturel de ces lettres en rendent la vérité évidente.

J'ai lu attentivement ses autres écrits et je ne crois pas qu'il y ait rien dans sa doctrine qui soit en opposition avec la vérité catholique. Sa « petite voie » en particulier, si elle est bien comprise, ne porte pas du tout les âmes à l'oubli des combats et des luttes qu'exige la perfection. Elle n'exclut rien de ce qui crucifie la nature, mais elle a le secret de le faire aimer. L'amour qu'elle [1389] prêche n'est pas un amour inactif. J'ai d'ailleurs constaté par expérience que les âmes qui étudient ses écrits, y

trouvent un stimulant à la générosité et à la ferveur pratique.

[Réponse de la cinquante-deuxième à la cinquante–cinquième demande inclusivement] :

J'étais en Chine, lors de ces événements.

[Réponse à la cinquante–sixième demande]

J'ai été prier sur le tombeau de la Servante de Dieu, quand j'ai eu l'occasion de venir à Lisieux, c'est–à–dire, deux fois. Je sais aussi que mes confrères de la Société des Missions Etrangères y viennent volontiers. Par eux et par moi-même, je sais que l'on trouve habituellement plusieurs personnes priant sur la tombe, et nous avons été frappés particulièrement du recueillement et de la confiance que témoignent ces pèlerins.

[Réponse à la cinquante–septième demande] :

Personnellement, j'ai des raisons de croire absolument à la sainteté de soeur Thérèse et à la puissance de son intercession. Le 8 septembre 1890, j'avais des hésitations sur ma vocation et sur mon entrée au grand séminaire. Pendant que je priais à la chapelle de Notre−Dame de la Délivrande, je fus subitement et définitivement fixé. Or, je sus plus tard que ce même jour, 8 septembre 1890, qui était le jour de la profession de la Servante de Dieu, elle avait demandé à Notre Seigneur de lui donner une âme de prêtre, et elle−même me signala le lien de ces deux événements. J'attribue sans hésitation à son intercession [1390] un grand nombre de grâces spirituelles.

Je puis témoigner que spécialement dans nos missions du Japon, de la Chine et des Indes, non seulement la confiance en la sainteté et le pouvoir d'intercession de soeur Thérèse est très répandue, mais qu'elle exerce vraiment une influence très remarquable dans la conversion des âmes et leur avancement dans la vertu. Au Japon en particulier, beaucoup de religieuses trappistines disent qu'elles doivent leur vocation à

l'influence de soeur Thérèse de l'Enfant Jésus, dont elles ont lu la vie.

Je ne crois pas qu'on ait rien fait pour créer à soeur Thérèse une réputation de sainteté et de miracles, ou pour cacher quoi que ce soit qui serait contraire à sa Cause.

[Réponse à la cinquante−huitième demande] :

Je ne connais aucune opposition faite à cette Cause, bien au contraire, j'entends de tous côtés qu'on désire sa béatification.

[Réponse de la cinquante−neuvième à la soixante−cinquième demande inclusivement] :

Je n'ai été personnellement témoin d'aucun miracle proprement dit.

[Réponse à la soixante−sixième demande] :

Je n'ai rien à modifier à mon témoignage.

[1391] [Au sujet des Articles, le témoin dit ne savoir que ce qu'il a déjà déposé en répondant aux demandes précédentes. − Est ainsi terminé l'interrogatoire de ce témoin. Lecture des Actes est donnée. Le témoin n'y apporte aucune modification et signe comme suit] :

Signatum : ADOLPHE ROULLAND, testis, ita pro veritate deposui, ratum habeo et confirmo.
Les témoins du PA

PALE PEINTE POUR LE P. ROULLAND POUR SA PREMIÈRE MESSE ACL



Licence



table